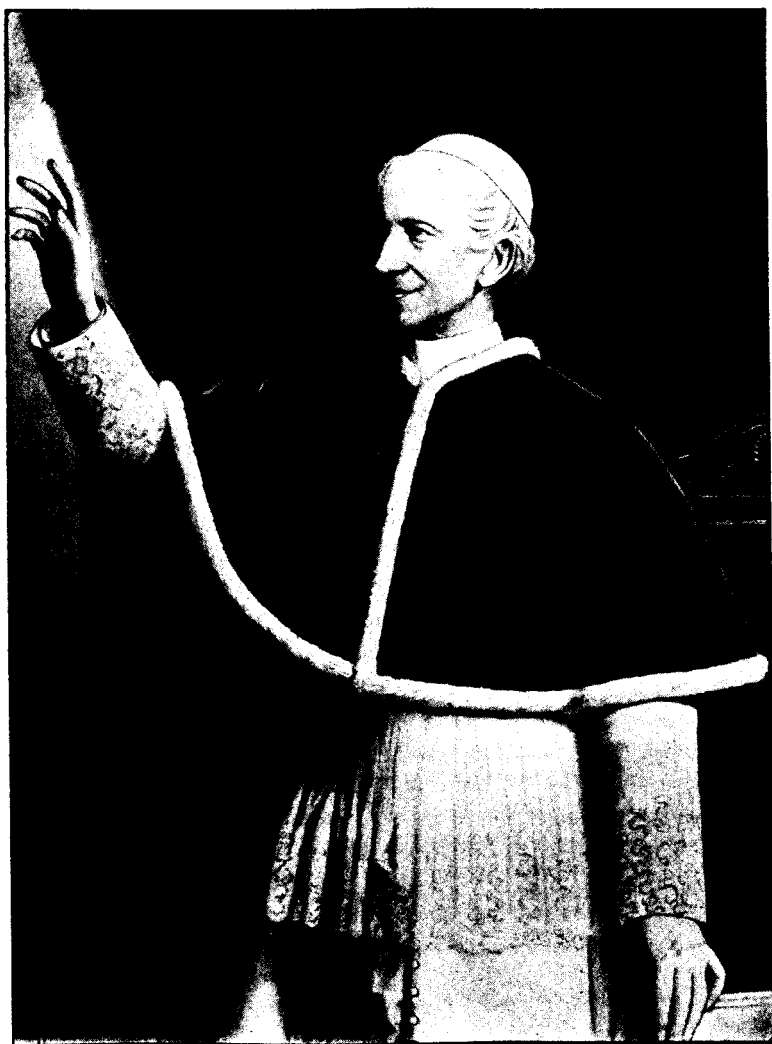


Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



LE PAPE LÉON XIII.

LA

REVUE CANADIENNE

SOUVENIRS DE ROME⁽¹⁾

J'ai eu le bonheur d'arriver à Rome au mois d'avril 1892, pendant la semaine Sainte.

C'est le mercredi Saint au matin que je mis pour la première fois le pied sur ce sol béni.

Pressé par l'ardent désir de commencer mon pèlerinage à travers la ville sainte, je pris tout juste le repos rendu nécessaire par une nuit passée en chemin de fer. Au reste, mon séjour devant être de courte durée, il me fallait ne pas perdre une heure, une minute, et bien employer les dix jours que j'avais devant moi.

Dès la première journée je commençais cette attrayante corvée que connaît tout voyageur désireux de s'instruire.

J'arrivais le soir à mon hôtel, rompu de fatigue, mais le cœur joyeux et toujours disposé à reprendre, le lendemain, les courses interrompues la veille.

Je ne mentionnerai pas toutes les églises dans lesquelles je suis entré, ni tous les palais et toutes les ruines que j'ai rencontrés sur mon chemin ; ce serait un peu long, et d'ailleurs je n'ai pas pris note de quantité de merveilles que j'ai vues sur mon passage.

Dans cette ville remplie de chefs-d'œuvre il faut faire un choix judicieux des monuments que l'on se propose de voir afin de pouvoir se les rappeler plus longtemps.

(1) Nos lecteurs liront avec un pieux intérêt ce récit d'un pèlerinage fait à Rome en 1892 par M. L. J. Rivet, et que l'auteur communiqua d'abord aux membres de l'Union Catholique.

Je ne puis mieux définir les sentiments que j'éprouvai alors, et que tous ressentent à la vue de tant de merveilles, qu'en citant cette belle page de "Marie de Besneraye" sur Rome.

"Ceux qui l'ont vue ne l'oublient plus; ceux qui ne peuvent la visiter en rêvent toujours.

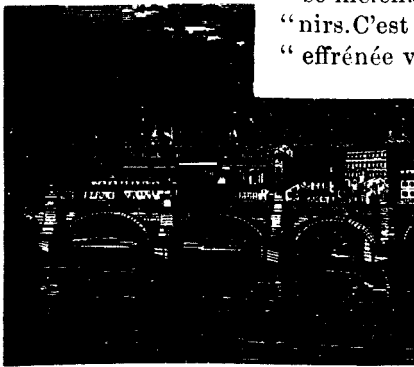
"Berceau d'une civilisation, tombe d'un immense empire, patrie du christianisme, c'est le coin superbe où a tenu tout un monde.

"Ce monde n'est plus, mais quelque chose de lui est resté imprégné sur les ruines, les marbres, les portiques, les aqueducs. Ici les pierres que le soleil brûle, les dalles que l'on foule, les rues que l'on traverse, les carrefours misérables et noirs que l'on entrevoit, tout vous raconte, tout vous crie d'une voix tonnante l'histoire de vingt siècles écoulés.... On ne peut déchiffrer une inscription, errer autour d'une fontaine, visiter une galerie, longer le Tibre, se promener dans le Transtévère, gravir le mont Aventin ou le Janicule, sans que le souffle des grandes époques vous frappe au visage; sans que rois et consuls, tribuns et guerriers, empereurs et poètes ne se dressent devant vous.

"Oh! les mystérieux et imposants fantômes! Qui lèvera leurs voiles?

"Qui connaîtra complètement les soucis, les ambitions, les efforts des innombrables générations dont les pas ont usé le granit de l'amphitéâtre de Flaviens?

"Les impressions que l'on éprouve à Rome sont si vives, si multiples, que l'on ne distingue plus rien; l'esprit chancelle, les dates se mêlent, il y a confusion dans les souvenirs. C'est une danse macabre, dont la ronde effrénée vous étourdit et vous brise.



LE PONT ST-ANGE.

"Le Panthéon d'Agrippa, le Vatican, le fameux château St-Ange, le Colisée, tout cela, temples, basiliques, palais ou débris, passe devant vous comme une vision splendide, mais à demi brouillée."

* * *

Comme on le sait, Rome est bâtie sur sept collines, qui là-

bas portent le nom de montagnes, tels que le mont Aventin, le mont Coelius, ainsi des autres.

Presque vers le centre, le Tibre y roule ses eaux qui ne sont pas

limpides. Autre détail, c'est que Rome est sous un ciel dont la voûte me parut plus basse que celle de notre ciel américain ; j'en trouve la raison dans ce fait qu'à Rome on est plus près du Ciel. Je laisse aux savants le soin d'expliquer ce phénomène autrement.

La première pensée du pèlerin en arrivant à Rome s'élançait vers le mont Vatican, où s'élève le magnifique dôme qui abrite le tombeau du chef de l'Église ; mais pour un instant je deviens païen, et, comme les païens, je me rends à l'endroit où s'élevait autrefois le temple de Jupiter sur le mont Capitoile ; seulement Jupiter n'y est plus, et, sur ce lieu, à la place même du temple, est une modeste église ; c'est à l'Enfant Jésus, au Bambino, que j'offre mes hommages. Au lieu des cris des esclaves qu'on égorgeait autrefois pour faire plaisir à ce bon Jupiter, ce sont des cantiques que j'entends.

Cette église est en partie construite avec les débris du temple de Jupiter ; on voit même à l'intérieur quelques-unes de ses anciennes colonnes, dont l'une entre autres aurait soutenu la voûte de la chambre de Néron.

L'escalier de cent vingt-quatre marches qui nous conduit au portique et que foule le pied du chrétien est aussi construit avec les débris des temples des dieux.

A cette église dédiée à la Vierge Marie on a donné plus tard le nom d'Ara Cœli.

“ Au nom d'Ara Cœli, dit Eugène de la Gournerie, dans sa *Rome Chrétienne*, se lie un souvenir d'une tradition antique et vénérable.

“ Au moment où Virgile annonçait la venue d'une vierge et d'un enfant qui allait renouveler l'âge d'or, au moment où le monde entier était dans l'attente d'un Sauveur, Auguste demandant à l'oracle quel serait après lui le maître du monde en reçut, dit-on, cette réponse : “ Un enfant hébreu, Dieu lui-même, commandant aux dieux, m'ordonne de céder la place et de retourner tristement dans les enfers. Retire-toi donc de mes autels et ne me demande plus d'oracles.”

“ Auguste aussitôt érige un autel au Capitoile avec cette inscription : *Ara primogeniti Dei* ; Autel du premier né de Dieu.”

On conserve aujourd'hui à l'Ara Cœli l'autel antique et vénéré qui se rattache à cette tradition pieuse.

Tout à côté de l'Ara Cœli sur une autre éminence, est le Capitoile proprement dit ; mais à la vieille citadelle, a succédé l'édifice qui fait aujourd'hui un des plus beaux ornements de Rome.

Entre les deux musées du Capitoile et du Palais des Conservateurs, on voit la statue équestre de Marc-Aurèle, un des rares bronzes antiques qui n'aient point disparu.

Dans ces musées des plus intéressants à visiter j'ai vu les fragments des fameuses *tables de bronze* formant les archives conservées dans le *Tabularium*, dont on voit encore aujourd'hui les substructions au pied du Capitole moderne.

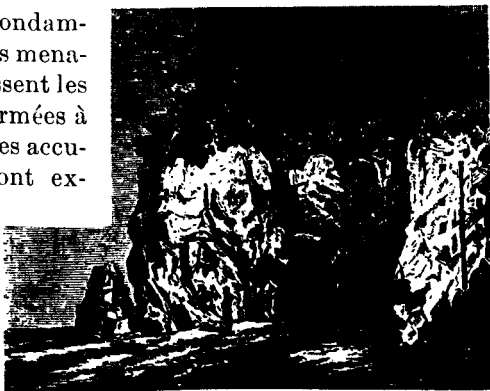
Partant du Capitole je me dirige vers la Roche Tarpéienne. Je vois à ma droite, en descendant les larges degrés qui y conduisent, une cage de fer dans laquelle est une louve vivante entretenue aux frais de la municipalité, en souvenir de la fameuse louve qui aurait allaité Romulus et Rémus.

Je me demande alors pourquoi les édiles qui conservent si bien le souvenir du passé, n'ont pas conservé dans une autre cage des oies en souvenir de leurs aïeules qui empêchèrent Rome de tomber au pouvoir de ses ennemis.

Je me rends donc à la Roche Tarpéienne ; rien n'est moins poétique que l'accès de la roche historique par excellence.

J'attends qu'un gardien veuille bien m'ouvrir une porte de cour, tout en le récompensant bien entendu pour le dérangement, et je suis introduit dans un jardinet, c'est la Roche Tarpéienne. Je m'avance sur le bord du précipice, mais au lieu d'un gouffre je vois une cour vulgaire entourée de maisons. Des enfants sont à s'amuser entre eux ; mais à l'approche d'un étranger sur la roche, les jeux cessent, et..... ils tendent leurs mains en criant pour la baïoque.

Aujourd'hui ce rocher du haut duquel on précipitait les condamnés à mort, n'a rien de très menaçant ; et aussitôt s'évanouissent les illusions que je m'étais formées à son sujet ; car les décombres accumulés depuis des siècles ont exhaussé de beaucoup le sol primitif et changé l'aspect que devait présenter autrefois cette roche si fameuse dans l'histoire de Rome.



LA ROCHE TARPÉIENNE

De toutes les ruines de la Rome païenne il n'en est certainement pas de plus intéressante que le Forum ; car à lui seul il renferme plusieurs temples, des arcs de triomphe, et en y ajoutant les substructions de l'immense palais de Caligula qui se trouve au pied du mont Palatin, on embrasse d'un seul coup d'œil ce que la Rome des Césars renfermait de plus grandiose.

Que reste-t-il donc aujourd'hui de ces temples magnifiques, de ces basiliques de marbre et de porphyre ? un amas de ruines et de débris. Si j'en excepte les arcs de Septime-Sévère, de Titus et de Constantin, que le temps et les barbares ont pu à peine entamer, on ne voit çà et là que fûts de colonnes renversés ou morceaux de marbre épars un peu partout.

D'après un dicton populaire à Rome les Barbares ne seraient pas les seuls responsables de ces désastres : "*Quod non fecerunt Barbari, fecerunt Barberini.* Ce que les Barbares n'ont pu faire, les Barberini l'ont fait."

On voit cependant encore quelques colonnes du plus beau style ionique ou corinthien supportant des parties de corniches de ces édifices élevés à la superstition.

En suivant l'étroite voie sacrée, je remarque ici l'endroit où s'élevait la basilique Julienne et une excavation par où passait la Cloaca Maxima, là le temple de Saturne et un peu plus loin l'emplacement du mille d'or élevé par Auguste, où venaient converger toutes les voies Romaines.

Mais pour nous, chrétiens et catholiques, le vrai mille d'or, c'est la belle et grande Basilique de Saint-Pierre !

En avançant toujours sur la voie sacrée, je laisse derrière moi les ruines du temple de Vesta et la maison des Vestales, ses prêtresses.

A quelque distance à gauche, je vois l'énorme Basilique élevée par Constantin. Ses trois grandes nefs avec leurs voûtes pour ainsi dire suspendues dans les airs ont inspiré Michel Ange, et je le crois sans peine. Il est étonnant de voir que le temps ne les ait pas fait crouler.

En contemplant toutes ces merveilles presque à la fois, je me sentis envahir par une étrange mélancolie, et ne pus m'empêcher de faire toutes sortes de réflexions sur la grandeur passée de cette Rome demi-barbare et demi-civilisée.

Aujourd'hui, sur ces lieux où la superstition et sa digne fille la cruauté, ont commis tant de crimes, s'élèvent de modestes églises, qui sanctifient pour ainsi dire tous ces temples que l'on serait tenté de maudire. Mais comme Louis Veuillot, " je salue les églises qui
" qui s'élèvent à droite et à gauche dans le Forum et sur les colli-
" nes, couvrant le sol historique de leur grandeur, remplaçant,
" purifiant, sanctifiant tout, toujours avec ce grand sens de l'Eglise
" qui enseigne toujours et toujours divinement. Plus encore ici
" qu'ailleurs, dans Rome, on voit la main de Dieu. Il prépare la
" mission des Apôtres ; il force les maîtres du monde à écrire par
" avance un catéchisme de pierre à l'usage du genre humain."

* * *

Le prince des Apôtres entrant dans Rome, et apportant avec lui la parole du Divin Crucifié, dut faire trembler de frayeur les dieux de pierre et de bronze sur leurs socles de marbre.

Leur règne jusqu'alors tout puissant devait toujours aller en s'affaiblissant. Il fallut trois siècles de persécution pour les renverser complètement ; et l'on peut dire aujourd'hui qu'à leur poussière se mêle le sang des martyrs !

Il est impossible de passer indifférent sur ce sol béni. Une douce émotion s'empare de vous, élève l'âme et vous rend meilleur chrétien.

Parmi tous ces endroits pleins d'un si grand intérêt, il n'en est pas qui m'ait plus impressionné que les Catacombes. J'en visitai deux, celle de Sainte-Agnès sous la basilique de ce nom, sur la voie Nomentane, et celle de Saint-Calixte, sur la voie Appienne.

Parti à la première heure du jour, je me dirigeai vers cette dernière catacombe en compagnie d'un jeune abbé canadien, élève au Collège Romain, avec qui j'ai fait plus d'une excursion dans la ville de la *Vraie Lumière*.

Le soleil était à peine levé lorsque nous franchîmes la porte Saint-Sébastien. Laissant derrière nous les tombeaux des Scipions et les ruines des Thermes de Caracalla, nous avançons dans la campagne, et cette voie sur laquelle nous cheminons, c'est la Voie Appienne la *Reine des Voies Romaines*.

Que de souvenirs, que de ruines parsemées sur cette antique route ! Ce sont ici des temples, là des restes de tombeaux ; cependant au deuxième mille, on aperçoit une modeste église : c'est le "*Domine, Quo Vadis.*"

Saint Pierre, sur le conseil des chrétiens qui craignaient pour ses jours, fuyait la persécution de Néron ; mais à cet endroit, il rencontra le Sauveur



VOIE APPIENNE

chargé de sa croix. A cette apparition inattendue, il s'empressa de lui demander : "Seigneur, où allez-vous ? — Je vais à Rome pour y être denouveau crucifié," lui répondit Jésus. Le prince des Apôtres retourna alors sur ses pas et rentra dans la ville pour y être crucifié lui aussi

à l'exemple de son divin Maître. Cette petite église a été bâtie en souvenir de cette pieuse tradition.

Continuant notre route, nous arrivons bientôt à la " Vigne des Catacombes de Saint-Calixte." Nous sommes au monastère de Saint-Bernard, chez les gardiens fidèles de ce saint lieu.

Le soleil déjà haut à l'horizon éclairait de ses mille rayons les ruines des immenses aqueducs romains, semblables à des géants faisant la sentinelle dans la plaine désolée.

A ce spectacle grandiose, mon compagnon et moi nous oublions le but de notre visite ; mais un vieux moine nous le rappelle, en nous faisant de la main signe de le suivre.

Il nous conduit à l'entrée d'un sombre escalier, où nous attendait un bon vieux moine français qui devait nous servir de guide.

Nous, munissant chacun d'une bougie allumée, nous suivons le vieillard qui semble être parfaitement chez lui dans ce labyrinthe de corridors qui s'entrecroisent en tous sens.

Tout en cheminant entre les deux rangées de *loculi* superposés, notre guide nous raconte le travail immense accompli par M. de Rossi, le savant archéologue qui reconstitue les inscriptions brisées et découvre tous les jours de nouveaux et précieux tombeaux.

Nous passons de la crypte des l'apes dans celle de Ste-Cécile. J'ai le bonheur d'entendre la messe dite par mon compagnon à l'endroit même où pendant sept siècles reposa le saint corps de la vierge et martyre Cécile.

La messe terminée nous continuons notre visite dans la profonde solitude où se sont formés tant de confesseurs de la nouvelle religion, examinant avec un pieux respect les fresques datant des deux premiers siècles, des fioles brisées ayant contenu du sang des martyrs et ce qui reste des ossements des chrétiens couchés dans ces *cubicula* depuis tant de siècles.

Il m'a fallu résister à la tentation d'emporter quelque peu de cette terre sanctifiée par les reliques de milliers de martyrs ; car il est défendu de rien prendre sous peine d'excommunication. Je dois cependant à notre guide un morceau de sarcophage où j'ai fait graver le monogramme du Christ tel qu'on le voit partout dans les catacombes.

Notre visite de la sainte nécropole terminée, nous remontons au monastère où nous attendait une légère collation. Réconfortés d'esprit et de corps, nous reprenons le chemin de la ville à travers la campagne romaine en passant par St-Paul hors les murs.

Cette journée si bien commencée devait se terminer par une visite à la prison Mamertine située au pied du Capitole.

Nous descendons encore une fois sous terre.

Il suffit de nommer les Gémonies et le Tullianum, cet horrible cachot, pour rappeler les atrocités commises en cet endroit.

Si cette prison n'eût été sanctifiée par un miracle, elle ne rappellerait à notre souvenir que la barbarie de tyrans qui faisaient égorger d'innocentes victimes pour assouvir leur haine et leur cruauté. On s'agenouille pourtant et l'on prie sur cette terre imprégnée du sang païen, car un grand saint a laissé à cet endroit une marque de son passage.

Saint Pierre, prisonnier de Néron, en attendant la mort, convertit et baptisa ses géôliers ainsi que quarante-sept prisonniers, avec l'eau miraculeuse qui jaillit près de la colonne à laquelle il était enchaîné.



LES MARTYRS DU COLISÉE.

En sortant de la prison Mamertine, on voit au-delà du Forum une ruine gigantesque digne aussi de notre vénération, car elle a vu couler dans son enceinte des flots de sang chrétien, sous la dent des bêtes féroces. C'est l'Amphithéâtre de Flavien, le majestueux Colisée. Les papes en avaient fait un lieu de prière, le gouvernement italien en a fait un lieu d'amusements, après avoir fait enlever de la grande arène le signe de la Rédemption, et les Stations du Chemin de Croix.

J'assistai un soir à l'illumination de l'immense ruine. Un corps

de musique y faisait entendre non des morceaux de musique sacrée, mais des airs de valse et de danses légères.

En présence du sublime passé de la primitive Eglise se commettent ainsi des actes de profanation.

Entrons au Panthéon : verrons-nous mieux ?

A la place d'honneur, *près du maître-autel* reposent les restes de beaucoup d'ambition et de duplicité, ceux de Victor-Emmanuel, le triste héros, au milieu de héros martyrs !...

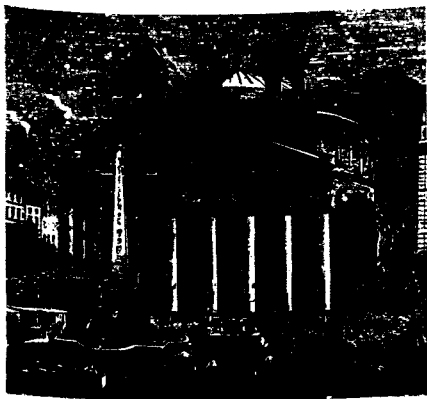
*
* *

Parmi tant de ruines, le Panthéon est le seul monument païen qui soit resté debout.

Le fronton de cet incomparable édifice représentait autrefois Jupiter terrassant les Titans. Aujourd'hui ce temple superbe est sous le vocable de *Sainte-Marie aux Martyrs* ; l'allégorie est frappante : Marie terrassant Jupiter et faisant entrer à sa suite les restes glorieux des martyrs.

Voyons comment les papes purifiaient et sanctifiaient même ces souvenirs de l'idolâtrie.

En 608, Boniface IV fit transporter pour la consécration de la nouvelle église, vingt-huit chariots d'ossements sacrés provenant des Catacombes.



PANTHÉON D'AGRIPIA

Il ne sera pas hors de propos de citer ici quelques lignes de Joseph de Maistre, que je trouve dans la conclusion de son ouvrage "du Pape."

" Je vois, dit-il, le Christ entrer dans le *Panthéon*, suivi de ses évangelistes, de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, de confesseurs, comme un roi triomphant entre suivi des Grands de son empire, dans la capitale de son ennemi vaincu et détruit. A son aspect tous ces dieux hommes disparaissent devant l'Homme-Dieu.

" Il sanctifie le Panthéon par sa présence, et l'inonde de sa majesté. " C'en est fait : toutes les vertus ont pris la place de tous les vices.

“ L'erreur aux cent têtes a fui devant l'indivisible Vérité : Dieu “ règne dans le Panthéon comme il règne dans le Ciel au milieu de “ tous les Saints.”

Sainte-Marie aux Martyrs n'est pas la seule église, ou plutôt le seul reliquaire où s'inspirent les poètes et les écrivains. Il n'est pas à Rome une basilique, une église si modeste qu'elle soit, qui ne rappelle quelqu'un de ces lieux bénis où va se reconforter le chrétien.

Au premier rang se place l'immense et majestueuse Basilique de Saint-Pierre, que tous connaissent pour en avoir lu des descriptions plus belles les unes que les autres. Comment parler de ce “ Capito-
tole de la Rome moderne ” où repose le corps sacré du Prince des Apôtres. “ On CROIT sous sa coupole ”, a dit avec raison un grand écrivain.

A première vue, la vaste Basilique ne produit peut-être pas l'effet attendu, mais on s'habitue vite à en apprécier les immenses proportions.

“ Il n'est pas, dit Louis Veillot, une pierre dans cette montagne “ de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne “ jette une parole forte et sublime. Rome qui est le résumé de “ tout, se résume dans Saint-Pierre, et Saint-Pierre crée dans Rome “ et dans le monde la victoire de la croix sur Rome et sur le “ monde.”

Je suis allé quatre fois visiter cette admirable basilique, et chaque fois j'en sortais avec regret ; puis j'y retournais toujours avec un nouveau plaisir.

L'impression que produit Saint-Pierre sur le voyageur chrétien est pleine d'un charme puissant, qui peut difficilement s'expliquer. Aussi j'emprunte, pour rendre ma pensée au sujet de Saint-Pierre de Rome, le dicton dont les Romains se servent auprès des étrangers pour leur faire apprécier les merveilles renfermées dans la Ville Eternelle ; “ Che Roma non vede Roma non Crede ” disent-ils ; je dirai moi, “ Che San Pietro non vede San Pietro non crede.” Qui n'a pas vu Saint-Pierre ne peut s'en faire une idée.

Depuis la captivité des Souverains Pontifes, les cérémonies de la semaine Sainte autrefois si belles à Saint-Pierre, ne s'y font plus aujourd'hui avec la même pompe ; mais à Saint-Jean de Latran, elles se célèbrent encore avec beaucoup de solennité. Je n'oublierai jamais la musique si belle et si étrange que j'y ai entendue le Vendredi Saint ainsi que le jour de Pâques, musique qu'on n'entend qu'à Rome.

Saint-Jean de Latran possède de bien précieuses reliques, entre

autres le chef de Saint-Pierre et celui de Saint-Paul, et aussi la table sur laquelle Notre Seigneur célébra la dernière Cène.

Sur la colline de l'Esquilin où était autrefois la maison de Mécène, on entre aujourd'hui dans Sainte-Marie Majeure, qui est à Rome l'église par excellence de la Sainte Vierge. On lui donne aussi le nom de Sainte-Marie à la Crèche, car on y conserve la crèche où reposa le Sauveur à sa naissance.

Sainte-Marie Majeure est la première basilique dans laquelle je suis entré à Rome. C'est la première église et non la dernière qui m'ait ébloui par les richesses artistiques de tout genre qu'elle renferme.

On ne peut les compter à Rome les églises où se voient les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture. Il suffit pour se faire une idée de leurs richesses artistiques de nommer les Raphaël, les Michel-Ange et tant d'autres peintres ou sculpteurs presque aussi célèbres, qui ont travaillé à les orner et à les embellir.

Cependant, comme architecture, elles n'ont pas la majesté des belles et grandes cathédrales du Nord, ces poèmes de pierre, comme on les appelle à si juste titre ; mais si l'extérieur est simple et sans beaucoup d'ornementation, elles nous réservent à l'intérieur des surprises inattendues.

Saint Paul-hors-les-murs, la plus modeste des basiliques comme extérieur, est sans contredit celle qui nous étonne le plus. Les deux rangées de colonnes qui se dressent autour de la nef, ses murailles, son pavé, le tout en marbre le plus rare et brillant comme un miroir, fait de Saint-Paul la plus riche basilique après Saint-Pierre du Vatican.

Sainte-Marie Majeure possède aussi de beaux marbres tirés des temples païens, qui servent aujourd'hui à glorifier le vrai Dieu. Son plafond tout ruisselant d'or doit sa riche ornementation à la munificence de l'ancienne cour d'Espagne, qui y consacra le premier or importé d'Amérique en Europe par Christophe Colomb.

Du portique principal de Sainte-Marie, on aperçoit au loin, près des murs d'enceinte, la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, élevée sur l'emplacement même de la demeure de l'impératrice Hélène pour y conserver le bois de la vraie Croix, découverte grâce aux recherches que fit faire cette pieuse princesse sur le mont Calvaire. Ce trésor sacré y est resté. On y vénère encore, parmi beaucoup d'autres pieuses reliques, le titre de la vraie Croix et l'un des clous qui servirent à crucifier le divin Sauveur.

En suivant le chemin qui va de l'une à l'autre de ces basiliques, on voit l'arc de Gallien et ce qui reste aujourd'hui du temple de

Marius. Plus loin on passe sous les grandes arches de l'aqueduc de Claude dont les ruines nous donnent une juste idée de l'immense travail accompli pour amener dans la ville des eaux saines et pures.

Si nous allons à Saint-Pierre-aux-Liens, nous y trouvons les chaînes qui lièrent Saint-Pierre à Jérusalem, et celles dont il fut chargé à Rome. Par un miracle où Notre-Seigneur voulait nous montrer sans doute comment sont unies dans sa pensée les souffrances de ses fidèles serviteurs, ces deux chaînes se soudèrent l'une à l'autre pour n'en former qu'une seule le jour où elles furent mises ensemble.

On voit encore dans cette basilique l'une des plus remarquables de Rome par ses marbres antiques et par les tableaux qui la décorent, l'admirable statue de Moïse par Michel-Ange, qui forme le principal ornement du tombeau élevé à la gloire du fameux pape Jules II.

Parmi les nombreuses et splendides églises de la Ville Eternelle, le Gesù n'est ni la moins belle ni la moins riche.

Voulant y assister à l'office des Vêpres le jour de Pâques, et en même temps y admirer la belle statue de Saint Ignace qu'elle renferme, j'ai été arrêté à la porte par l'affluence de peuple qui remplissait l'église. J'ai eu cependant la consolation de visiter la chambre de Saint-Ignace de Loyola attenante à l'église ; j'ai pu voir aussi la cellule de Saint-Louis de Gonzague et celle du Bienheureux Berchmans au Collège Romain.

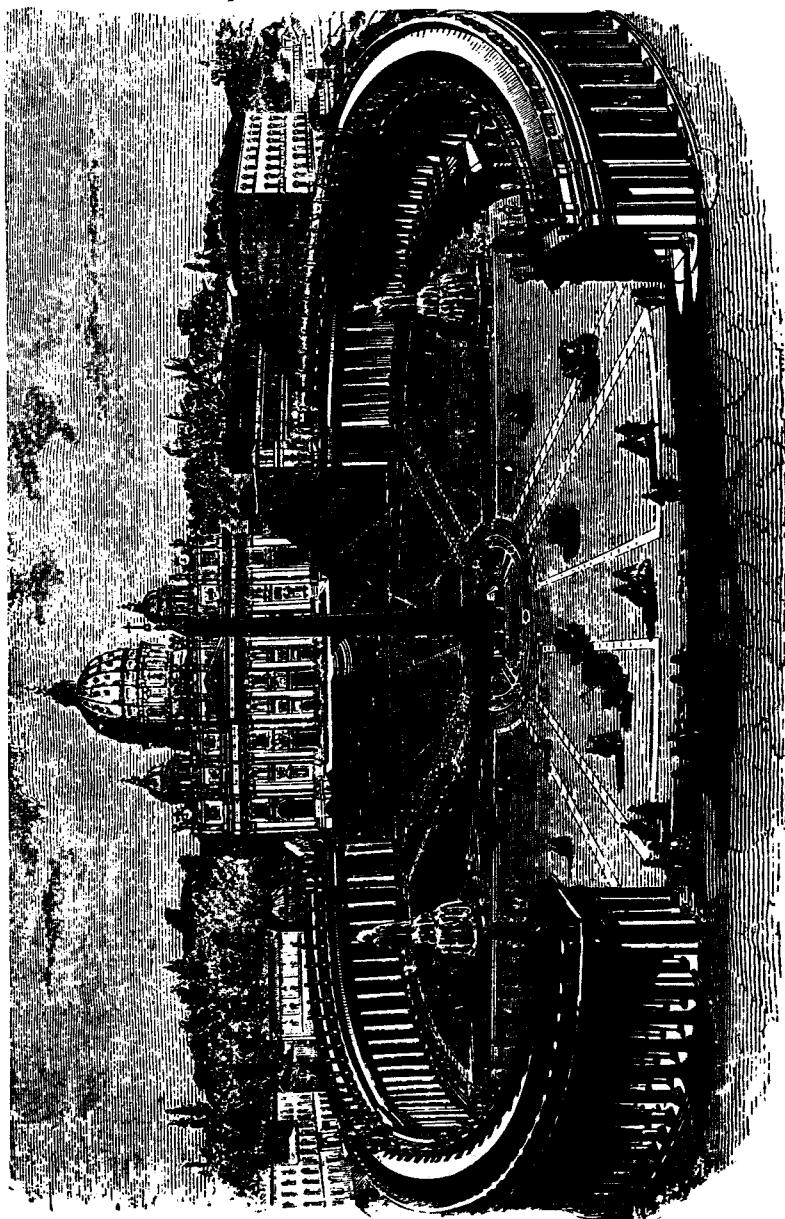
A côté de ces pieux trésors, on est choqué de voir un soldat piémontais monter la garde, non pour protéger ces monuments de la piété chrétienne mais pour montrer qu'ils sont devenus la propriété d'un gouvernement spoliateur, qui n'a pas craint d'en chasser de savants et vénérables religieux pour y établir des postes de grossiers soldats.

D'ailleurs, le fils de l'ex-roi de Sardaigne, petit duc de Savoie, n'a-t-il pas élu domicile au Quirinal, le second palais des Souverains-Pontifes ?

Ces belles églises que l'on visite avec tant de plaisir, ces splendides monuments élevés pour perpétuer le triomphe de la croix sur l'erreur, ces ruines restaurées à grands frais afin de les conserver aux siècles futurs ; tout dans Rome est dû à la munificence des souverains Pontifes.

Le nom de Pie IX de vénérée mémoire est gravé en maints endroits sur la pierre, pour nous rappeler le soin qu'il donnait à la conservation des monuments de la Rome Ancienne. Son corps repose aujourd'hui dans la basilique qu'il chérissait le plus, à Saint-Laurent-hors-les-murs.

Près de la basilique est le cimetière dans lequel Pie IX fit élever



BASILIQUE DE SAINT-PIERRE DE ROME ET COLONNADE DU BERNINI,

un beau monument dédié aux Zouaves Pontificaux, tombés sur le champ d'honneur pour la défense de son trône menacé.

Je devais à la mémoire de ces braves soldats une prière sur leur tombeau.

J'y ai lu l'épithaphe suivante :

“ A la mémoire des courageux soldats indigènes et étrangers qui, dans les différents combats soutenus contre les troupes paricides, en l'année 1837, ont donné leur vie avec leur sang pour la gloire de la religion et le salut de la ville.

“ Pie IX, pontife très grand, a fait élever ce monument pour témoigner de son affection envers ses illustres fils et redire leur valeur à la postérité.”

Le gouvernement piémontais a fait placer sur le monument une pierre que l'on est tenté d'arracher et de briser en morceaux. Voici ce qu'on y lit :

“ Ce monument que le gouvernement théocratique avait élevé à des soldats mercenaires, Rome délivrée le laisse en perpétuelle mémoire d'un temps de calamités.” S. P. Q. R. (*Senatus, Populus que Romanus*. Octobre, 1872.)

La plume en tremble à transcrire cette lâche insulte.

Des soldats mercenaires, les zouaves de Pie IX ! Oh, nous les connaissons ces mercenaires, et c'est notre gloire d'en compter quelques-uns parmi nous.

Mais patience ; le jour de la justice de Dieu, le jour où seront châtiés leurs insulteurs. n'est peut-être pas loin.

* * *

Partir de Rome sans avoir vu le Saint-Père est une déception que doivent sentir cruellement ceux qui l'ont éprouvée.

Plus heureux que nombre de pèlerins qui se trouvaient à Rome en même temps que moi, j'ai eu le bonheur de voir Léon XIII, le mardi de Pâques.

La salle ducale, dans laquelle le Saint-Père devait offrir le saint sacrifice de la Messe, était remplie de fidèles venus de toutes les parties du monde pour rendre leurs hommages au vicaire de Jésus-Christ, et protester contre la captivité que lui impose un gouvernement de mécréants sous lequel gémit l'Italie depuis plus de vingt ans.

Léon XIII fait son entrée suivi de la garde noble ; sa démarche est encore assurée malgré son grand âge ; mais sa taille est légèrement courbée et sa voix un peu tremblotante. Néanmoins quand il se tourne vers l'assistance pour la bénir, son corps se redresse, son œil brille et l'on reconnaît bien alors le glorieux pape-roi,

celui que toutes les persécutions ne peuvent écraser ni même abattre. La sérénité de cette figure encadrée de cheveux blancs nous montre que la barque de Pierre est toujours entre les mains d'un pilote aussi vaillant qu'habile, qui saura la guider d'une main sûre au milieu des orages.

Quelle différence avec l'anxiété peinte sur le visage de ce pauvre roi Humbert, qui s'en va par les rues le chapeau à la main, semblant quêter la faveur populaire que la franc-maçonnerie lui a déjà aux trois quarts enlevée !

Juste punition de l'indigne conduite de ce descendant de la noble et sainte famille de Savoie, qui, au lieu de se faire comme ses ancêtres le soldat du Pape, a préféré suivre les traces de son triste père et devenir comme Victor-Emmanuel le geôlier de Léon XIII !

Pour terminer, j'emprunterai la voix éloquente de notre cher poète Crémazie, et avec lui je dirai :

“ Foyer de force et de science,
 “ O vieille et sainte Papauté,
 “ Qui brille comme un phare immense
 “ De gloire et d'immortalité !
 “ Malgré les fureurs de la haine,
 “ Malgré les peuples amentés,
 “ Toujours ta maje-té sereine
 “ Domine les flots irrités.”

L. J. RIVET



LE SOCIALISME ⁽¹⁾

Parmi les questions qui aujourd'hui agitent davantage les esprits et préoccupent le plus ceux qui ont mission de gouverner les peuples, le socialisme vient assurément en première ligne.

Etablir en peu de mots les principes ou la nature du socialisme et faire connaître le remède à ce mal, telle est la double idée à laquelle se rattachera ce que je me propose de dire.

* * *

Et d'abord que faut-il entendre par ce mot *socialisme* ? Quelles sont ses origines ?

Avant tout, il faut distinguer ici un double socialisme. Le premier, licite et approuvé par l'Eglise elle-même il peut se définir : la théorie politique et économique qui prétend fonder la société sur la constitution de la fortune publique et l'organisation du travail ; ou bien, dans un sens plus général : l'ensemble des efforts théoriques et pratiques ayant pour but d'obvier, par des institutions sociales, aux maux qui prédominent dans l'humanité. Entendu dans ce sens, l'Eglise à laquelle on ne saurait contester une forte vie corporative, une grande activité collective et générale, ne saurait répudier le socialisme.

Au reste, le vrai socialisme a été réalisé dès les premiers temps du christianisme, d'après ce que nous lisons dans nos saints Livres où il est dit que les premiers chrétiens apportaient leurs biens aux pieds des apôtres pour les mettre en commun. (2)

Nous voyons les traditions les plus pures de ce socialisme chrétien des temps apostoliques se perpétuer à travers les âges dans les monastères et nous les retrouvons encore aujourd'hui dans nos corporations ou communautés religieuses.

Mais il faut l'avouer, ce terme *socialisme*, comme beaucoup d'autres, a aussi malheureusement un sens défavorable et c'est précisément dans ce sens qu'il est surtout usité et tout à fait condam-

(1) Etude donnée sous forme de conférence au Cercle Ville-Marie le 6 décembre 1893.

(2) Act. des Ap., ch. iv, Nos 34 et 35

nable. Car, de même que contrairement à la signification première et obvie du mot *rationalisme*, il n'y a rien de plus opposé à la raison que le rationalisme lui-même, ainsi on appelle aujourd'hui socialisme, la doctrine de ces hommes qui ne tendent à rien moins qu'à saper et à détruire la société jusque dans ses fondements les plus essentiels. En d'autres termes : c'est l'école de philosophie qui se propose de détruire l'ordre social actuellement existant pour le reconstruire sur de nouvelles bases et d'après un plan nouveau ; ou encore, et dans un sens plus précis, c'est le système qui veut faire prévaloir la communauté des biens, c'est-à-dire l'abolition de la propriété individuelle et la remise de tout l'avoir social entre les mains de l'Etat qui fera travailler et distribuera les produits du travail entre les citoyens.

Ce système s'annonça d'abord comme une réforme. C'était vers 1830, alors que les prolétaires de tous pays désireux d'obtenir une part dans le monde politique, commencèrent à organiser dans ce but des mouvements d'insurrection en France, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne.

La destruction de la société chrétienne, au dernier siècle, avait livré le peuple à l'impiété et à la misère ; et séparés de l'Eglise, privés des liens sociaux qui s'étaient lentement formés sous ses auspices, les hommes ressentaient, plus vivement que jamais, ce besoin de s'unir qui fait le fond de leur nature ; ils voulaient un avenir meilleur, un bien-être et un bonheur inconnus, ils aspiraient à la justice. Les humanitaires d'alors, poètes et philosophes, entreprirent d'exploiter à leur profit ces nobles aspirations ; ils promirent, en dehors de l'Eglise, une régénération du monde, telle qu'on ne l'avait jamais vue : " une restauration de l'harmonie brisée par les antagonismes séculaires," pour me servir des expressions mêmes publiées à cette époque et citées par le R. P. Félix.

Ce n'était là qu'un rêve, les Allemands en firent une doctrine. C'est chez eux que le socialisme établit son quartier général et qu'il fit son éducation philosophique et scientifique. En présence des abus du capital et de l'exploitation industrielle, par suite de la libre concurrence, l'un des leurs, Karl Marx, inventa un système qui tendait à transformer le capital privé en un capital collectif unique, et à faire de l'Etat l'unique propriétaire, le caissier universel, l'unique pourvoyeur des hommes. Méconnaître les droits de la personne humaine, pervertir la nature au lieu de la diriger, empirer les choses sous l'apparence de porter remède, ce fut là son œuvre. Mais de renverser les principes qui sont la garantie de l'ordre social, sous le prétexte des abus que leur application peut

entraîner, n'est-ce pas là métier de sophiste ? Cependant il n'y a pas lieu de trop s'étonner. " C'est un fait digne de la plus sérieuse considération, remarque Lamennais dans son *Essai sur l'indifférence*, que tous les empires dont l'histoire nous est connue et que le temps et la prudence avaient affermis ont été renversés par des sophistes."

Le socialisme qui avait été un rêve dont on avait fait une doctrine, par l'impiété, l'amour des plaisirs, le despotisme des Etats commença d'être réalisé ; la logique des nations était aussi rigoureuse que la vérité même de Dieu.

En face du matérialisme de la science et de l'économie politique moderne, de la presse impie et radicale, du théâtre sans pudeur, des livres infâmes, des images obscènes et diffamatrices de l'autorité et de la religion, des lois athées, des écoles neutres, des mariages civils et des couvents fermés, on comprend que les socialistes aient nié Dieu, rejeté l'immortalité de l'âme, méprisé les espérances de la vie future et cherché le paradis sur la terre.

En face de cet Etat tout-puissant qui veut que tout pouvoir relève de lui, qui prétend dissoudre tout corps autonome et toute association indépendante ; en face de ses empiétements sur la transmission de la propriété, de ses exigences fiscales et des spoliations dont l'Eglise a toujours été victime ; en face de cette manie égalitaire, de ces haines de partis, de ces armements qui épuisent les peuples, on ne s'étonne pas que les socialistes veuillent détruire " la propriété individuelle pour y substituer la propriété collective, faire de l'Etat l'unique possesseur du sol et des instruments de travail, ne laisser subsister aucune inégalité sociale ou politique, aucune hiérarchie de droits ni de pouvoirs, supprimer les armées permanentes, effacer les frontières, faire table rase de toutes les institutions juridiques, civiles et religieuses, pour reconstruire la société sur de nouvelles bases (1).

Que l'on songe à la passion du plaisir qui entraîne aujourd'hui le monde ; à la cupidité qui le possède ; au luxe sans frein dont il étourdit son ennui et d'autre part au dénûment, aux privations et aux angoisses du pauvre. Que l'on sache bien que la misère de l'un paie le faste de l'autre et que cette accumulation des capitaux, ce scandaleux agiotage, ces désastres financiers dont s'enrichissent les habiles se font aux dépens de celui qui travaille et que l'on frustre ainsi du fruit de son labeur. Comment les masses, perverties et devenues folles, ne revendiqueraient-elles pas pour tous la même part à tous les biens et à toutes les jouissances ?

(1) Mgr Freppel, *Instruction sur le socialisme*, t. VI.

Comment ne demanderaient-elles pas la mort de ces riches attablés à ce festin où sont écrites déjà les menaces de la malédiction divine (1) ?

C'est l'odieuse de ces injustices qui a fait du socialisme une haine aveugle, sourde, cruelle et fratricide qui s'attaque à l'homme de gouvernement, au soldat, au propriétaire, au magistrat et surtout au prêtre ; et c'est en face des résistances et des répressions nécessaires qu'on lui oppose, qu'il s'exalte jusqu'à la rage, conspire la destruction des sociétés et cherche à ramener sur la terre le désordre et la barbarie.

Aidés des juifs et des francs-maçons, juifs et francs-maçons pour la plupart, les socialistes sont partout et toujours les mêmes, ici en Amérique comme en Europe, aujourd'hui comme hier. Trouvant leur appui dans la presse, l'argent, le nombre et dans une organisation parfaite, ils sont prêts à recourir aux explosions violentes, à la hache, et aux fusils pour abattre tout ce qui est debout dans l'ordre civil et religieux.

Irréconciliables enfin, ils ne s'apaiseront pas, disent-ils, "jusqu'à ce que le sillon que les tyrans ont creusé entre eux et les travailleurs ne soit comblé par les cadavres des uns ou des autres (2)."

Et, ce qui poussera toujours les socialistes à de tels excès, ce sont les erreurs qui leur sont propres, et que l'on peut nommer avec le R. P. Félix les erreurs sociales par excellence. Depuis soixante ans ils les professent à l'usine, à l'atelier et à la ferme.

Si le bien est dans l'homme, comme le disait Rousseau, et le mal dans la société ; s'il n'y a point d'enfer dans l'autre monde, et si le paradis est sur la terre comme l'affirmait Saint-Simon, que résulte-t-il de là, sinon que le développement des instincts pervers, l'assouvissement des appétits grossiers deviendront légitimes, "et le jour, ajoute Donoso Cortès, où cette illusion sera crue de tous, le sang jaillira même des rochers et la terre deviendra un enfer" A qui veut jouir il ne faut point de maître, car qui se soumet consent à des sacrifices nécessaires ; la jouissance conduit elle-même à l'égoïsme, à l'anarchie.

Voilà, les origines du socialisme, telle est sa nature voilà les causes générales qui ont favorisé ses progrès. "Résumé des erreurs de dix-huit siècles (3)," il a pour principe la négation, et pour fin la ruine.

(1) Louis Decorsant, *le Socialisme voilà l'ennemi !*

(2) Comité central de Londres, le 13 juillet 1871.

(3) Abbé Winterer, congrès de Liège.

Cette question, du reste, est désormais jugée en droit, et son histoire n'est plus à faire.

Mgr Freppel dans ses discours, le Père Félix dans ses conférences, le chanoine Winterer dans ses brochures, les ouvrages de M. Le Play, de M. Keller, de M. Lucien Brun, de M. Claudio Jannet et de M. Léon Poincard, ont fait pleine lumière sur ce grave sujet.

*
*
*

Mais efforçons-nous de remplir le cadre que nous nous sommes tracé.

S'il est vrai que le système du socialisme était d'abord resté quelque temps à l'état de théorie, il n'est pas moins vrai qu'il est le grand péril social de notre époque, vu qu'aujourd'hui ses adeptes se croient assez forts pour le réaliser et que, pour arriver plus sûrement à leur but, ils ont soin de le présenter sous les couleurs et les aspects les plus divers comme les plus captieux, suivant les religions, les lois, les mœurs, les conditions économiques et sociales que rencontrent ses doctrines. C'est ainsi, par exemple, que plus impatient de triompher, fût-ce par les moyens violents, dans les pays latins, le socialisme se montre, chez les races germaniques, plus ami des moyens lents et sûrs. C'est ainsi que ses fauteurs se conforment aux temps et aux lieux, modifiant leur tactique, tantôt se dissimulant, tantôt redressant la tête, avançant toujours et entraînant après eux de nombreux partisans. Quelques gouvernements l'ont méprisé d'abord, d'autres ont cru facilement le réduire, tous aujourd'hui tremblent devant lui ; les concessions le fortifient et les répressions l'exaspèrent. Il a trouvé partout des champions infatigables qui ont mis à son service le génie de leur nation et ont dirigé ses destinées.

Le souverain Pontife Léon XIII, avec son regard pénétrant, avait donc bien saisi la nature du mal dont nous parlons et mesuré sa profondeur, lorsqu'il dit que "c'est une peste mortelle qui se glisse à travers les membres les plus intimes de la société et qui la conduit à sa perte (1)."

Aussi bien, hâtons-nous de le dire, si les représentants et les propagateurs du socialisme moderne sont d'accord entre eux, lorsqu'il s'agit de détruire ce qui existe des institutions sociales, ils sont divisés et deviennent impuissants lorsqu'il s'agit de les établir sur de nouvelles bases. Pour peu qu'on y regarde de près, en effet, on

(1) Encyclique *Quod apostolici*.

ne tarde pas à découvrir que tous les systèmes inventés par nos faiseurs de théories sociales ne sont que de pures utopies, renfermant toujours même ordre d'aberrations et même fond d'absurdités. La plupart de ces réformateurs avouent même que la véritable loi sociale n'est pas encore trouvée.

Leur erreur consiste à vouloir réaliser leur système en dehors de la religion.

Ils ont bien cherché un remède dans l'économie politique, mais l'économie politique n'est pas une science complète, et elle n'a pu résoudre les principaux problèmes qui ont été agités dans le cours de ce siècle, tels que le paupérisme, l'abus des forces humaines, les douleurs de la concurrence, le déplacement du travail par la prépondérance des machines et l'extension des communications commerciales, etc, etc.

Non, tous ces problèmes insolubles pour tous les socialistes et économistes du monde, n'ont qu'une solution ; et cette solution se trouve dans la vraie Eglise de Jésus-Christ, dans le catholicisme, et là seulement. Car si elle se trouvait ailleurs, ce ne pourrait être évidemment que dans le protestantisme ; mais loin de pouvoir appliquer un remède au mal, le protestantisme n'a été que la cause initiale de toutes les manifestations de l'erreur sur ce point comme sur tant d'autres. Bossuet, dans son *Histoire des Variations*, a montré le lien qui unit la guerre à la papauté prêchée par Luther avec la guerre à l'ordre social qui a éclaté en même temps. Cette observation est confirmée par Louis Blanc : " La révolution préparée par la philosophie, commencée par la théologie et continuée par la politique, doit finir dans le socialisme. Le protestantisme a été le premier pas vers l'anarchie : Luther mène directement à Münzer." Balmès ne craint de dire en termes exprès que la Réforme précipita les peuples dans les chemins de la perte (1).

Comment cela ?

A l'autorité, qui est une base nécessaire et indispensable de la foi religieuse et sociale, elle substitua le libre examen, mettant ainsi la raison humaine au lieu et place de l'intelligence divine. Et quelle fut la conséquence de cette institution ? L'homme devint l'ennemi de l'homme, parce que chacun étant devenu de droit—souverain politique et religieux, chacun prétendit de fait à l'empire et s'efforça d'établir le règne de sa raison et de son pouvoir particulier.

C'est de là que sortirent, sous l'influence de Rousseau, la servitude politique et l'anarchie religieuse. L'Etat représentant le

(1) *Le protestantisme comparé au catholicisme.*

nombre, voulut que le droit et la vérité trouvassent en lui leur source, et cette maxime favorisa singulièrement l'établissement du socialisme (1).

Et, en effet, si le peuple est souverain pour faire des lois politiques et religieuses, pourquoi ne le serait-il pas aussi pour régler la distribution de la propriété, l'organisation du travail et ses rapports avec le capital ? Et c'est ainsi que, après la profanation de l'autel et le renversement du trône, on devait chercher et l'on chercha en effet, à détruire les assises du foyer domestique. Plus de Pape ! avait-on dit, on osa bientôt dire plus de Christ ! plus de Dieu ! enfin plus de société ! ô raison humaine, chacune de tes négations conduisit à une négation nouvelle ; et les sectes révolutionnaires en vinrent à jeter ces cris pleins de rage et de menaces, dont elles firent comme leur mot d'ordre : Dieu c'est le mal ; le gouvernement c'est l'anarchie ; le droit c'est la force ; le bourgeois c'est l'ennemi et la propriété c'est le vol !

* * *

Le protestantisme est impuissant pour arrêter la marche progressive du socialisme. Nous venons de le voir.

Où donc trouver alors le remède à ce fléau dont Dieu a voulu châtier l'Europe et dont nous sommes nous-mêmes menacés (2) ? Où donc trouver la force capable d'endiguer ce torrent qui porte partout la désolation et les ruines ? Où donc trouver le frein assez puissant pour réprimer les cupidités des classes pauvres devenues plus terribles que l'esclavage antique au jour de ses impatiences et de ses colères,—la science leur ayant donné le pétrole et la dynamite ? Nous l'avons dit et nous le répétons hautement, dans

(1) D'après la Révolution, *le nombre et la somme des forces sont la seule source du droit.*

(2) C'est bien une affirmation de principes socialistes que nous avons vu se produire au *Congrès ouvrier* tenu à Montréal, lors de la dernière Fête du Travail :

“ Concernant les droits du travailleur, nous affirmons les principes suivants :
“ La terre, avec ses forêts, ses mines et ses autres avantages naturels, est un don de la nature non à une partie de l'humanité entière.

“ Tandis que ses hommes ont un droit incontestable de se faire payer pour les récoltes qu'ils ont préparées, les maisons qu'ils construisent, les services qu'ils rendent, nous dénonçons comme absolument injuste qu'aucun homme ait le droit de se faire payer pour le sol et les autres dons naturels qu'ils n'ont aucunement produits. ” — *Le Monde*, 6 sept. 1893.

Comment se fait-il qu'aucun journal n'ait relevé de telles énormités. (N. D. L. D.)

l'Eglise catholique, et là seulement. Et remarquez-le, c'est des hauteurs du Vatican que cette réponse nous arrive : " Il n'y a point, dit Léon XIII, de vertu dans les lois humaines, ni dans les répressions des magistrats, ni dans les armes des soldats, qui puisse détourner le socialisme. Les hommes ne sauront y porter remède qu'en hâtant le retour des individus et de la société vers Jésus-Christ (1)."

A quelque point de vue que l'on se place en effet, à quelque expédient ou compromis que l'on recoure, toujours derrière la question économique des rapports du travail et du capital que soulève le socialisme, se trouve l'éternel problème : pourquoi des riches et pourquoi des pauvres ? l'éternel problème de l'inégalité des conditions humaines. Or, ce problème inextricable pour tous les socialistes, l'Eglise le résout ou du moins l'éclaire merveilleusement et y porte remède par son infaillible enseignement. Elle le résout dans l'Evangile, en mettant pour toujours le pauvre Lazare dans le ciel et le mauvais riche dans les enfers, c'est-à-dire en proclamant que la juste répartition des biens et du bonheur, en raison des œuvres, principe écrit dans le cœur de l'homme, ne se fera que dans une autre vie. Et en attendant la possession de cet idéal de bonheur que nous réserve la vie future et auquel il n'est pas d'homme qui n'aspire, seule encore l'Eglise pourra répondre au socialisme avec les grandes vertus de justice et de charité qu'elle ne cesse de prêcher aux nations. Car, retenez bien ceci, aussi longtemps que la charité ne viendra pas achever, dans les rapports du capital et du travail, l'œuvre de la justice elle-même, les bureaux d'arbitrage auront beau s'efforcer de concilier patrons et ouvriers, ils demeureront toujours impuissants.

Quoi qu'on dise, non, le capital et le travail ne sont nullement adversaires. Ce sont au contraire deux parties d'un même tout qui se viennent aider et compléter mutuellement. Ils sont pour ainsi dire égaux et solidaires, ils ne forment qu'une seule et même chose, et il est impossible de les séparer. Il est donc inexact de prétendre que le capital est la cause des misères et des souffrances de la classe ouvrière. Cette cause réside dans les vices du patron ou dans ceux de l'ouvrier. La solution entre le capital et le travail ne sera point de sacrifier l'un à l'autre, mais de reconnaître les droits et les devoirs de chacun comme l'enseigne l'Eglise.

Tant que les peuples se sont laissés guider par le flambeau de la foi, les graves questions dont nous parlons n'ont pas été agitées.

(1) Encyclique *Quod apostolici*.

Le riche était charitable ; il soulageait la misère du pauvre et lui aidait à porter le fardeau de la vie. Le riche partageait avec le pauvre ses misères, et le pauvre, de son côté, jouissait des trésors du riche sans penser à les réclamer par des droits qu'il n'a pas. De là, cette belle et profonde parole de M. de Tocqueville à l'adresse de notre sainte religion : " Le catholicisme seul, dit-il, en confondant toutes les classes de la société au pied du même autel comme elles le sont aux yeux de Dieu, a résolu le grand problème de la dignité, de la liberté humaine et de la loi des dépendances hiérarchiques."

Mais malheureusement la voix de l'Eglise, la plus grande puissance morale de ce monde, n'est pas toujours écoutée.

De plus en plus oublieuse des enseignements de la foi chrétienne, la société finit par s'endormir dans l'individualisme et dans l'indifférence à l'égard des consolantes promesses de la vie future, pour ne songer plus qu'à réaliser la plus grande somme de bonheur possible ici-bas. Et alors voici ce qui advint. Tout à coup un survenant frappe à la porte, c'est le socialisme. Il demande à la propriété ses titres, à l'industrie ses comptes, à la société tout entière ses fondements. Et, quand on lui parle de liberté, égalité, fraternité, il répond : Votre liberté ! mais c'est la tyrannie du capital sur le travail ; votre égalité ! c'est le mensonge, ne laissant au travailleur qu'un faible et misérable salaire ; votre fraternité n'est autre chose que l'application de l'aphorisme des anciens : *Humanum paucis vivit genus !* Mais non, il n'en est pas ainsi, le genre humain n'est pas fait pour un petit nombre seulement ; car, " quelle affreuse Providence, dit Massillon dans son *Petit Carême*, quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits ! "

Et le grand orateur a bien raison. Sans Dieu, sans la religion, que deviendrait la société ?

Voici comme un auteur nous dépeint, sous une image aussi saisissante que typique, la situation de la classe ouvrière telle que créée par la Révolution : " Quatre hommes à la file ; le premier, vêtu avec élégance, chemine le nez au vent ; le second, en paletot commun, lui assène un coup de bâton sur la tête ; il est assommé lui même par le troisième, qui est porteur d'une méchante casquette ; ce dernier est, à son tour, assommé par le quatrième, qui n'a pour couvrir sa nudité, qu'un lambeau de pantalon et un souvenir de chemise." Inutile d'ajouter que, suffisant peut-être

dans les régions tropicales, pareil accoutrement ne nous accommoderait guère avec nos froids hivers du Canada.

On ne peut nier, que le christianisme n'ait singulièrement amélioré le sort et les conditions des classes pauvres ; ses œuvres sont là, pour témoigner de cette vérité. Et, cependant, il faut bien reconnaître qu'il existe encore des inégalités monstrueuses, d'épouvantables calamités, et que l'aspect de la société est loin de satisfaire l'œil du chrétien. Pour celui qui s'abandonne aux faibles lueurs de sa raison et aux impressions de son cœur, il ne faut pas trop s'étonner si, considérant le mal sans compensation, la douleur sans espérance, le crime sans châtement, le vice et le plaisir défendu sans remords,—en présence d'un pareil désordre, il appelle à grands cris le remède, et préfère, s'il le faut, le bouleversement du monde à une pareille anomalie.

On ne saurait donc jamais trop le répéter : Sans les lumières de la révélation, sans les enseignements infaillibles de la religion catholique. l'homme, la société, l'univers tout entier sont un incompréhensible mystère.

Voilà pourquoi, à peine sorti du conclave, Léon XIII élève la voix pour combattre les socialistes, les communistes, les nihilistes, les francs-maçons qui s'efforcent de renverser la société. Et pendant les quinze années de son pontificat, il ne se lasse point de démasquer ces monstres qui nous menacent de toutes les ruines.

Pour la défense de la foi catholique et du principe social, pour combattre les erreurs modernes, Léon XIII recommande la saine philosophie et la doctrine de saint Thomas, tout en faisant connaître qu'il ne faut pas abuser de l'Évangile, ne pas en torturer les textes pour les adopter aux maximes du socialisme.

Si l'Église enseigne les vérités éternelles pour le progrès des esprits et des mœurs, Léon XIII rappelle aussi qu'elle n'en désire pas moins qu'un bien-être légitime s'accroisse parmi les hommes ; le Saint-Siège ayant toujours marché à la tête de la civilisation.

Pour maintenir aux princes et aux gouvernements leur autorité, Léon XIII leur recommande de respecter celle de Dieu ; il réclame pour lui dans l'intérêt de l'Église et des peuples la liberté qu'on lui refuse ; et, pour fermer les voies à la tyrannie, au caprice, à l'iniquité, Léon XIII donne tour à tour sur le *mariage*, l'*éducation*, l'*inégalité* et la *nature des hommes*, la *propriété*, le *travail*, l'*origine du pouvoir* et la *constitution des Etats*, les enseignements véritables, et en dehors desquels il n'y a point de salut.

Mais le Pape ne se contente pas de proclamer la vérité, il agit encore contre les ennemis qui la combattent.

On l'a vu confier ceux qui travaillent de leurs mains au patronage de saint Joseph dont la vie se passa dans le travail, malgré la noblesse de son origine, à l'exemple de celle du Fils de Dieu, qui lui-même a voulu se faire ouvrier. Dans une époque que la mollesse énerve et que la luxure dévore, en présence des douleurs et des angoisses du pauvre, Léon XIII canonisait le mendiant Benoît Labre ; mettant aussi sur les autels le vénérable de La Salle, alors que la franc-maçonnerie voulait arracher les enfants du peuple aux frères de la doctrine chrétienne.

Dans un siècle qui voit renaître les misères avec les erreurs du moyen âge, Léon XIII célébrait les mérites des saints Dominique et François qui sauvèrent la société par le Rosaire, la prédication et le tiers ordre. M. Claudio Jannet a donc pu dire avec beaucoup de raison : " Plus on étudiera les corporations du moyen âge, plus on verra comment la confrérie franciscaine ou dominicaine a heureusement pénétré et tempéré les principes économiques qu'elles avaient tirés du régime seigneurial et de l'organisation communale."

Devant les ouvriers français, Léon XIII fait l'éloge de ces grandes institutions corporatives qui ont si puissamment contribué au progrès et au bien-être des classes laborieuses ; et il déclare que les pouvoirs publics feront œuvre de salut social en intervenant comme il *convient* et dans une *juste mesure*, pour s'opposer dans les contrats du travail à toute atteinte à la *moralité*, à la *justice*, à la *dignité humaine* et à la *vie domestique de l'ouvrier*.

Conseillant aux évêques et aux prêtres des deux mondes de se mettre à la tête des grandes œuvres sociales, Léon XIII bénit tour à tour les congrès de Liège, de Breslau, de Madrid, de Paris et d'Angers, qui, comme on sait, travaillent à la restauration de la société chrétienne.

Enfin, recevant avec honneur, au milieu des fatigues de son jubilé sacerdotal, les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, Léon XIII félicitait aussi les cercles des jeunes gens de France, de Belgique et d'Allemagne, de s'adonner à l'étude des questions ouvrières.

Qu'il me soit donc permis d'adresser ici aux jeunes membres de nos cercles littéraires et religieux la même recommandation que le grand Pape faisait naguère à leurs cousins d'outre-mer : Oui, leur dirai-je, jetez-vous résolument dans le grand courant social de votre temps, intéressez-vous de plus en plus au sort de la classe ouvrière, étudiez sérieusement toutes les questions qui s'y rattachent, et afin de ne donner dans aucun écart, pénétrez-vous bien des hauts enseignements renfermés particulièrement dans cette admirable ency-

clique sur la condition des ouvriers que vous connaissez déjà sans doute, et où notre grand Pape actuel justifie si pleinement son glorieux surnom de *Lumen in celo*. Car rien, dirai-je encore, en empruntant les paroles que M. le comte de Mun prononçait dans le récent congrès ouvrier tenu à Landerneau, à une réunion de la jeunesse catholique de Bretagne, rien n'est plus semblable à l'espérance de la victoire que l'aurore qui resplendit sur les fronts des jeunes gens, comme le signe de l'avenir.

* * *

Tels sont les actes du Pape pour combattre le socialisme. Telle est la puissance du catholicisme pour guérir cet horrible chancre qui menace de dévorer la société moderne.

Faut-il s'étonner après cela d'entendre sortir de la bouche d'un des coryphées du socialisme, de Proudhon lui-même, cet aveu si glorieux pour la religion catholique à laquelle nous sommes fiers d'appartenir et par lequel je termine :

“ Oh ! dit-il, combien le catholicisme s'est montré plus prudent et comme il vous a surpassés tous, Saint-simoniens, républicains, universitaires, économistes, dans la connaissance de l'homme et de la société ! Le prêtre sait que notre perfectionnement ne se peut réaliser ici-bas, et il se contente d'ébaucher sur la terre une éducation qui doit trouver son perfectionnement dans le ciel. L'homme que la religion a formé, content de savoir, de faire et d'obtenir ce qui suffit à sa destinée terrestre, ne peut jamais devenir un embarras pour le gouvernement : il en serait plutôt le martyr !....

Oh ! religion bien-aimée, faut-il qu'une bourgeoisie qui a tant besoin de toi te méconnaisse (1) ! ”

(I) Système des contradictions économiques,

L'abbé M. H. BÉDARD, P. S. S.

LA SOURCE ⁽¹⁾

Splendidior vitro !
(Horace.)

C'est une source bleue au coin d'une prairie ;
Elle naît, elle court, sous la menthe fleurie,
Et prend ces reflets verts que des brins d'herbe font
Au fond.

Elle rit au soleil comme une coupe pleine,
Cristal pur et mouvant, vivante porcelaine,
Où se mirent en rond, lui prêtant leurs couleurs,
Des fleurs.

Sans bruit elle bouillonne et sans cesse elle coule,
Sur les cailloux polis qu'en courant elle roule,
Remuant le cresson dont son lit est couvert
Tout vert !

Près d'elle un grand bouleau tend sa pâle ramure,
Il se penche, il frémit, il frissonne ou murmure ;
Et le vent, quand il vient, balance le bouleau
Sur l'eau.

* * *

Or, ce soir-là, caché sous le feuillage grêle,
Un oiseau roucoulait, ramier ou tourterelle ;
Soudain, l'oiseau, pour boire au bord du flot glissant,
Descend.

(1) Nous voulions publier dans la *Revue* une étude sur les *Récits et Légendes* du R. P. Delaporte, S. J. Nous en avons été empêché jusqu'ici ; peut-être pourrions-nous le faire avant longtemps. En attendant, nous offrons à nos lecteurs cette petite pièce du poète jésuite. Elle dira, mieux que ne le feraient nos analyses, ce que sont ces poésies si fraîches, si douces, si claires, et qui coulent vraiment comme "la source bleue au coin d'une prairie."

Parmi les fleurs de menthe à demi submergées,
L'oiseau se pose et boit à petites gorgées,
Pliant son col agile et relevant les yeux
Aux cieux.

Quand tout à coup parmi des racines qui plongent,
Les pattes d'un crapaud comme des bras s'allongent,
Dans la vase..... ; et de l'onde il salit en nageant
L'argent.

L'oiseau troublé regarde, ouvre ses ailes blanches,
Pousse un cri, vole en haut de l'arbre, et, sous les branches,
Fuit loin du monstre impur qui prend ses vils ébats
En bas.

*
* *

Enfant, mon humble source et sa menthe fleurie,
Est-ce une histoire vraie, est-ce une allégorie ?
Qu'importe ? Une leçon te vient-elle de là ?
Prends-la.

V. DELAPORTE, S. J.

LE FORT ET LE CHATEAU SAINT-LOUIS

(QUÉBEC.) (1)

IX

Le fort Saint-Louis, résidence de tous les gouverneurs de la Nouvelle-France.
—Un visiteur étranger.—Kalm et le Canada en 1749.—Les intendants de la Nouvelle-France.—Le château Saint-Louis, demeure suzeraine.

On a vu que le fort Saint-Louis avait été habité par Champlain et Montmagny avant la construction du premier corps de logis désigné sous le nom de "Château." (2) Celui-ci fut habité successivement par Louis d'Aillebout, Jean de Lauzon, d'Argenson, d'Avaugour, Mésy, Courcelles, Frontenac, La Barre, Denonville, et une deuxième fois par Frontenac. Quant au deuxième château Saint-Louis, il fut habité, sous le régime français, par Hector de Callières, Philippe de Vaudreuil, Charles de Beauharnois, La Galissonnière, La Jonquière, Duquesne de Menneville et Pierre de Vaudreuil-Cavagnal (1755-59). Ce dernier conserva le titre de gouverneur-général jusqu'au 8 septembre 1760, date de la capitulation de Montréal.

Parmi les personnages qui reçurent l'hospitalité au château, nous devons mentionner un savant botaniste, naturaliste et géologue, le docteur Pierre Kalm, suédois de nation, qui visita le Canada sous l'administration du comte de la Galissonnière, un autre savant doublé d'un marin et d'un homme d'Etat, et se trouva à Québec lors de l'arrivée du marquis de la Jonquière.

Kalm a publié, en langue suédoise, un journal de son voyage dans l'Amérique du Nord, qui a été traduit en anglais, en allemand et en hollandais. La partie qui concerne le Canada a aussi été traduite en français par Monsieur L.-W. Marchand, avocat, de Montréal, qui a de plus donné une analyse du reste de l'ouvrage. Ce journal est extrêmement intéressant. Nous en détachons quelques pages où l'auteur fait connaître la physionomie canadienne de l'époque et donne quelques renseignements sur la résidence du gouverneur-général.

(1) Voy. REVUE CANADIENNE, avril, mai, juin, août, octobre, novembre et décembre 1893.

(2) Pendant son séjour en Canada (1620-1624) la jeune femme de Champlain, Marie-Hélène Boullé, se retira dans l'*Habitation de Québec*, dont l'emplacement est en partie occupé aujourd'hui par l'église Notre-Dame des Victoires, à la basse ville. On sait qu'après la mort de son mari, la femme du fondateur de Québec embrassa la vie religieuse et devint la fondatrice des Ursulines de Meaux. Elle était née dans le calvinisme.

“ 1^{er} août 1749.—Le gouverneur-général du Canada réside habituellement à Québec, mais il vient souvent à Montréal, et y passe généralement l’hiver. Le séjour de Québec est plus commode en été, à cause des arrivages fréquents de vaisseaux du roi, qui apportent au gouverneur des lettres auxquelles il doit répondre, et pour l’expédition d’autres affaires propres à cette saison. Pendant sa résidence à Montréal, il habite le château, qui est une grande maison en pierre, bâtie par le gouverneur-général Vaudreuil, encore aujourd’hui la propriété de sa famille, qui la loue au roi. Le marquis de la Galissonnière, paraît-il, préfère Montréal à Québec, et, de fait, la situation de la première ville est beaucoup plus agréable que celle de la seconde..... ”

“ Montréal est la seconde ville du Canada..... Elle est passablement bien fortifiée, et entourée d’un mur élevé et épais. (1) A l’est, elle est protégée par la rivière St-Laurent, et sur tous les autres points par un fossé profond, rempli d’eau, qui défend les habitants contre tout danger d’une incursion soudaine des troupes de l’ennemi. Quelques maisons dans la ville sont bâties en pierre; la plupart le sont en bois de charpente, mais très élégamment construites. Les maisons de première classe ont une porte donnant sur la rue, avec un siège de chaque côté de la porte, où l’on vient s’asseoir pour causer et se récréer, matin et soir. Les rues principales sont droites, larges et coupées à angles droits par les petites rues. Il y en a qui sont pavées, mais c’est l’exception. La ville a de nombreuses portes : à l’est, du côté de la rivière, on en compte cinq, deux grandes et trois petites; et sur l’autre côté il y en a pareillement plusieurs..... ”

“ 2 août 1749.—Ce matin, de bonne heure, nous nous embarquâmes pour Québec, en compagnie du second major de Montréal, M. de Sermonville. Nous descendîmes la rivière St-Laurent, qui est ici passablement large, ayant à notre gauche, au nord-ouest, l’île de Montréal, et à notre droite plusieurs îles et le rivage. Une population dense habite les bords de l’île de Montréal..... Les maisons sont bâties en bois, ou en pierre, et blanchies à l’extérieur. Les dépendances, telles que granges, étables, etc., sont toutes en bois. Le terrain dans le voisinage de la rivière est converti en champs de blé ou en prairies. Ça et là nous apercevons des églises qui se font face sur chaque côté du fleuve A six lieues de Montréal, nous passons en vue de plusieurs îles de différentes grandeurs, la plupart habitées; celles qui ne le sont pas sont converties en champs de blé, plus souvent en prairies.

(1) Le séminaire de Saint-Sulpice paya le tiers du coût de ces fortifications.—E. G.

“ Les fermes du Canada sont séparées les unes des autres de manière que chaque propriétaire a son bien entièrement distinct de celui de son voisin. Chaque église, il est vrai, est entourée d'un petit village ; mais il est formé principalement du presbytère, d'une école pour les garçons et filles, et des demeures des commerçants et artisans, rarement d'habitations de fermiers..... Les maisons des paysans sont généralement bâties sur les bords de la rivière, à une distance plus ou moins grande de l'eau, et à trois ou quatre arpents les unes des autres. Quelques cultivateurs ont des vergers, c'est le petit nombre ; mais chacun a son jardin potager.....

“ Les maisons des fermiers sont généralement bâties en pierre, ou en bois de charpente, et contiennent trois ou quatre chambres..... Un poêle en fonte chauffe toute la maison. Les toits sont couverts en bardeaux..... Les dépendances sont couvertes en chaume.

“ De distance en distance, on voit des croix plantées le long du chemin, qui court parallèlement au rivage. Cet emblème est multiplié en Canada, sans doute afin d'exciter la foi du voyageur..... Les calvaires érigés près des églises sont couverts de sculptures représentant tous les instruments qu'ont dû employer les Juifs pour crucifier Notre-Seigneur

“ Le paysage de chaque côté de la rivière est charmant, et l'état avancé de la culture des terres ajoute grandement à la beauté de la scène. On dirait un village continu, commençant à Montréal et finissant à Québec, sur une ligne de plus de cent quatre-vingts milles. Les maisons des fermiers, à peu d'exceptions près, ne sont séparées les unes des autres que par une distance de trois à cinq arpents. La vue est très belle, surtout lorsque la rivière court en droite ligne l'espace de quelques milles ; alors les habitations paraissent plus rapprochées les unes des autres, et offrent davantage l'aspect d'un village bâti sur une seule rue se prolongeant indéfiniment.

“ Toutes les femmes du pays, sans exception, portent le bonnet. Leur toilette consiste en un court mantelet sur un jupon qui leur va à peine au milieu de la jambe ; une croix d'argent est suspendue à leur cou. En général, elles sont fort laborieuses ; cependant j'en ai vu quelques-unes qui, comme les Anglaises des colonies, ne faisaient rien que caqueter toute la journée. Lorsqu'elles travaillent en dedans de leurs maisons, elles fredonnent toujours, les filles surtout, quelques chansons dans lesquelles les mots *amour* et *cœur* reviennent souvent.....

“ 6 août 1749.—Québec, la ville la plus importante du Canada, est situé sur la côte occidentale de la rivière Saint-Laurent, tout au

bord de l'eau..... La montagne sur laquelle la haute-ville est située s'étend bien au-dessus des maisons de la basse-ville, bien qu'elles aient trois ou quatre étages de haut ; rien qu'à jeter un coup d'œil du palais (1) sur la basse-ville, dont partie se trouve immédiatement au-dessous, est assez pour donner le vertige.....

“ Le palais..... (château Saint-Louis) est situé sur le côté ouest (du fleuve Saint-Laurent) et le côté le plus escarpé de la montagne, juste au-dessus de la basse-ville. Ce n'est pas précisément un palais, mais un grand bâtiment en pierre, à deux étages, s'étendant du nord au sud. L'entrée est à l'Ouest, sur une cour entourée partie par un mur, partie par des maisons. Une galerie, large d'environ deux brasses (12 pieds), pavée en dalles et fermée par une balustrade en fer, règne tout le long de la façade de l'Est, qui donne sur la rivière ; on y a une vue splendide de la cité et du fleuve. C'est le promenoir par excellence de l'après-dîner, et aussi de ceux qui ont affaire au gouverneur-général, en attendant qu'il puisse les recevoir. Le palais est la résidence du gouverneur-général du Canada ; un piquet de soldats y monte la garde, tant devant la grande porte que dans la cour, et à l'entrée ou sortie du gouverneur ou de l'évêque, ces militaires doivent présenter les armes au son du tambour. Le gouverneur-général a une chapelle privée, ce qui ne l'empêche pas d'aller souvent entendre la messe à l'église des Récollets, (2) qui est proche du palais. ”

Après avoir donné une description de tous les édifices publics de la ville et des beaux jardins dont quelques uns sont entourés, le narrateur continue :

“ La plupart des maisons de Québec sont bâties en pierre, et dans la haute-ville elles n'ont généralement qu'un étage, les édifices publics exceptés. J'ai vu quelques maisons en bois dans la ville, mais il ne sera pas permis de les rebâtir lorsqu'elles viendront à tomber en ruine. La brique n'est pas employée dans la construction des maisons ou des églises dans la cité ; on se sert d'un schiste calcaire noir extrait de la montagne même sur laquelle Québec est assis..... Les toits des édifices publics sont couverts en ardoise commune que l'on fait venir de France.

(1) Kalm appelle *palais* le château Saint-Louis, et il appelle *maison de l'intendant* le palais de l'intendant. Le nom de “ palais ”, donné à la résidence de l'intendant, est dû au fait que le Conseil Supérieur y tenait ses réunions. Lorsque, exceptionnellement, le Conseil Souverain (appelé plus tard Conseil Supérieur) se réunit au fort Saint-Louis, il tint ses séances “ dans la deuxième salle du château. ”

(2). Religieux franciscains.

“ L'ardoise des toits posés depuis plusieurs années ne paraît pas avoir souffert par suite des variations de l'air et du temps. Les demeures des particuliers sont couvertes en planches ajustées parallèlement aux chevrons ou aux bords des toits, et quelquefois obliquement.

“ Les coins des maisons et les cintres des croisées sont faits d'une pierre calcaire grise, à petits grains, qui jette une odeur forte pareille à celle de la pierre puante, plus utile dans ce pays que l'ardoise, qui est sujette à se fendre sous l'action de l'air. L'intérieur des maisons est généralement blanchi. Les fenêtres sont placées en dedans des murs, les doubles châssis étant en usage à Québec. Le milieu du toit repose sur deux ou tout au plus sur trois chevrons, couverts en planches seulement.

“ On chauffe les chambres en hiver avec de petits poêles en fer, qu'on enlève l'été.....

“ La poudrière—au sud du palais—occupe le sommet de la montagne sur laquelle la cité est bâtie.....

“ Les marchands (de Québec) s'habillent fort élégamment et poussent la somptuosité dans les repas jusqu'à la folie.

“ Les femmes sont tous les jours en grande toilette et parées autant que pour une réception à la cour.....

“ 15 août 1749.—Le nouveau gouverneur-général de tout le Canada, le marquis de la Jonquière, est arrivé la nuit dernière dans le port de Québec ; mais, comme il était tard, il a remis son entrée officielle à aujourd'hui. Parti de France le 2 juin, il n'a pu parvenir plus tôt au lieu de sa destination... ..

“ Ce jour est un jour de grande fête : celle de l'Assomption de la Vierge Marie, qui est célébrée avec la plus grande pompe dans les pays catholiques-romains. Le 15 août de cette année sera donc une date doublement remarquable, tant à cause de la fête qu'à cause de l'arrivée du nouveau gouverneur-général, qui est toujours reçu avec beaucoup d'éclat, ce fonctionnaire ayant ici le rang d'un vice-roi.

“ Vers huit heures, les principaux habitants de la ville se sont rassemblés dans la maison de M. de Vaudreuil, qui vient d'être nommé gouverneur des Trois-Rivières et dont le père a été gouverneur-général du Canada. Sa maison est dans la basse-ville. M. le marquis de la Galissonnière, gouverneur-général jusqu'à ce jour, et qui partira pour la France à la première occasion, y vint pareillement, accompagné de tous les officiers publics. Je fus invité à assister à la cérémonie. A huit heures et demie, le nouveau gouverneur-général est descendu de son vaisseau dans

une chaloupe couverte d'un tapis rouge, et au même moment les canons, du haut des remparts, donnèrent le signal de mettre en branle toutes les cloches de la ville. Les personnes de distinction descendirent au rivage pour rendre hommage au gouverneur, qui, à son débarquement de la chaloupe, fut reçu par le marquis de la Galissonnière. Après qu'ils se furent salués l'un l'autre, le commandant de la ville présenta au nouveau gouverneur-général, dans le langage le plus éloquent, une adresse à laquelle il répondit fort laconiquement et qui fut suivie d'une salve générale des canons des remparts. Toute la rue jusqu'à la cathédrale était bordée d'hommes sous les armes appartenant pour la plupart à la classe bourgeoise. Le gouverneur-général se dirigea vers la cathédrale, passant entre cette double haie. Il portait un habillement rouge tout galonné d'or. Ses gens, en livrée verte, le précédaient le fusil sur l'épaule. A son arrivée à la cathédrale, il fut reçu par l'évêque du Canada (1) revêtu de ses habits pontificaux, la tête couverte d'une large mitre dorée, une haute crosse d'argent massif à la main et entouré de son clergé. Après une courte adresse de l'évêque au gouverneur-général, un prêtre, accompagné de deux autres ecclésiastiques, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, qui tenaient en mains des cierges allumés, survint, apportant un crucifix d'argent fixé au bout d'un long bâton et le lui donna à baiser.

“ Ensuite le cortège se dirigea vers le chœur, en passant par la grande allée, dans l'ordre suivant : l'évêque suivi de son clergé, les gens du gouverneur marchant tête couverte et le fusil sur l'épaule. puis le gouverneur lui-même avec sa suite et la foule. A l'entrée du chœur, le gouverneur-général et le général de la Galissonnière s'arrêtèrent devant une stalle couverte d'un tapis rouge, et y restèrent pendant tout le temps de la messe, qui fut célébrée par l'évêque lui-même. De l'église il se rendit au palais (le château St-Louis), où les personnages de marque vinrent lui rendre leurs hommages. Les religieux des différents ordres, avec leurs supérieurs respectifs, vinrent aussi lui témoigner leur joie de son arrivée.

“ De toute cette foule qui s'était portée au devant du gouverneur, aucun ne resta pour le dîner, à l'exception de ceux qui avaient été invités d'avance, et j'eus l'honneur d'être de ce nombre. Le repas dura fort longtemps et fut aussi somptueux que l'occasion le demandait.

“ Le gouverneur général, marquis de la Jonquière, était un homme de haute taille et paraissait alors âgé d'un peu plus de soixante ans.

(1) Mgr de Pontbriand. Il devait, trois années plus tard, assister M. de la Jonquière à son lit de mort.—E. G.

Il s'était battu avec les Anglais sur mer dans la dernière guerre ;— le combat fut acharné, mais les Anglais étant de beaucoup supérieurs en nombre, tant en vaisseaux qu'en hommes, il perdit la bataille et fut obligé de se rendre. Il fut blessé en cette occasion par une balle qui lui traversa l'épaule de part en part.

“ Quoique d'un caractère affable il savait conserver sa dignité avec ceux qui recherchaient sa faveur.....

“ 25 août 1749.—Toute la contrée est en état de culture et divisée en champs, en prairies ou pâturages. La plupart des terres sont couvertes de riches moissons de blé, d'avoine blanche et de pois. La campagne est parsemée de fermes et d'habitations dont quelques unes sont fort belles.....

“ 29 août 1749.—Vus de la rivière, les environs de Québec sont des plus pittoresques. La ville est très-élevée, et ses églises et ses monuments s'aperçoivent de fort loin. Les vaisseaux dans la rivière, au-dessous de la cité, ornent le paysage de ce côté. La poudrière, qui couronne le sommet de la montagne sur laquelle s'élève la ville, domine tous les autres édifices. La campagne qui se déroule sous nos regards le long de notre course ne nous offre pas un aspect moins enchanteur.....

“ 11 septembre 1749.—Le marquis de la Galissonnière (1) ... , âgé d'environ cinquante ans, est un homme de petite stature, à la taille un peu déformée, et d'un extérieur agréable ; son savoir est vraiment étonnant et s'étend à toutes les branches de la science, surtout à l'histoire naturelle, dans laquelle il est si bien versé que, lorsqu'il commença à discourir sur cette matière, je crus entendre un autre Linné. M'entretenant avec lui de l'utilité de l'histoire na-

(1) Rolland-Michel Barrin, comte de la Galissonnière, fut nommé commandant général de la Nouvelle-France par lettres-patentes du mois de juin 1747. Voici le préambule de ce document :

“ LOUIS, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre ; à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

“ Le sieur marquis de la Jonquière, chef d'escadre de nos armées navales, que nous avons pourvu du gouvernement général de la Nouvelle-France, ayant été fait prisonnier dans un combat qu'il a soutenu contre une escadre anglaise, en faisant route pour s'y rendre, et estimant nécessaire de commettre au commandement général de la dite colonie un officier capable d'en remplir tous les objets avec le zèle, la capacité, l'expérience, la valeur et la prudence qu'ils exigent, nous avons choisi le sieur comte de la Galissonnière, l'un de nos plus anciens capitaines de vaisseau, et commissaire général d'artillerie, en qui nous avons eu occasion de reconnaître toutes ces qualités par les preuves qu'il en a données, et par les services importants qu'il nous a rendus en diverses occasions.

“ A ces causes et autres bonnes considérations à ce nous mouvans, nous avons commis, constitué, ordonné et établi, &c.....”

“ Cette commission fut signée par Louis XV à Bruxelles, le 10 juin 1747, deux ans après la bataille de Fontenoy.—E. G.

turelle, de la meilleure méthode à suivre pour l'apprendre et l'employer ensuite à améliorer l'état d'un pays, je fus étonné de le voir tirer ses raisons de la politique, aussi bien que de la philosophie, des mathématiques et d'autres sciences. Je confesse que mes conversations avec ce gentilhomme m'ont été très instructives et que j'en ai toujours tiré beaucoup de notions utiles. Il m'a indiqué plusieurs moyens d'employer l'histoire naturelle à des fins politiques en vue de rendre un pays assez puissant pour humilier ses voisins envieux. Un plus grand protecteur de la science n'a jamais existé et n'existera peut-être jamais en Canada. Il ne fut pas plus tôt installé dans sa charge de gouverneur-général qu'il combina cette série de mesures pour obtenir des informations sur l'histoire naturelle, que j'ai mentionnées plus haut. Lui arrive-t-il de voir des gens qui ont séjourné dans quelqu'un des établissements les plus éloignés du pays, ou les ont parcourus, il ne manque jamais de les questionner sur les arbres, les plantes, le sol, les pierres, les minéraux de ces localités. Il s'informe également de l'usage que les habitants font de ces choses, de leur méthode de culture, des lacs, rivières ou passages de ces pays, et de nombre d'autres détails. Il ne laisse partir ceux qui paraissent avoir des notions plus claires que les autres qu'après en avoir obtenu une description circonstanciée de ce qu'ils ont vu. Il prend note de toutes ces informations, en rédige lui-même des rapports, et, grâce à cette grande application si peu commune chez les personnes de son rang, il s'est bientôt acquis une connaissance parfaite des parties les plus éloignées de l'Amérique. Les prêtres et les commandants des forts qui se rencontrent chez lui, en visite, à leur retour des contrées quelquefois très distantes les unes des autres, sont surpris des questions qu'il leur pose et émerveillés de le voir si bien renseigné; il n'est pas rare qu'il leur dise que, près de telle montagne ou tel rivage, où ils sont allés souvent faire la chasse, il y a telle plante particulière, des arbres de telle espèce, que le sol est de telle ou telle qualité, qu'on y trouve un certain minéral; or, toutes ces informations, dont l'exacritude étonne les voyageurs, il les a obtenues d'avance. Mais quelques-uns de ses administrés, qui ne sont pas dans le secret, l'entendant faire une description de toutes les curiosités de lieux situés quelquefois à deux cents milles suédois de Québec, et où il n'a jamais mis le pied, croient qu'il a une connaissance sur-naturelle des choses. Il n'y a jamais eu un meilleur homme d'Etat que lui, et personne ne peut prendre des mesures plus judicieuses et choisir des moyens plus efficaces pour l'amélioration d'un pays et l'accroissement de sa prospérité."

Kalm parle ensuite de la flore et de la faune canadiennes, de la fabrication du sucre d'érable, etc. ; puis il donne des détails sur le prix des animaux des fermes et des produits du sol. A la date du 27 septembre 1749, il écrit :

“ Un cheval de moyenne encolure coûte maintenant quarante francs et plus. Un beau cheval vaut cent francs. (1) Une vache se vend cinquante francs, mais il y a des gens qui se rappellent le temps où l'on pouvait s'en procurer une pour dix écus (trente francs). Un mouton coûte cinq francs..... Un cochon d'un an, pesant cent cinquante à deux cents livres, se vend quinze francs. M. Couagne, le marchand, m'a dit avoir vu un cochon du poids de quatre cents livres chez les Indiens. Un poulet vaut de dix à douze sous, un coq d'Inde vingt sous. Un minot de bled.....coûte quarante sous. Le maïs vaut toujours le même prix que le bled, parce qu'il n'y en a que très peu ici, et ce peu est accaparé par ceux qui font le commerce avec les Indiens. Un minot d'avoine vaut quelquefois quinze à vingt sous..... Les pois ont toujours la même valeur que le blé. Le beurre coûte ordinairement huit à dix sous la livre.....Une douzaine d'œufs ne coûte généralement que trois sous.....Il ne se fabrique pas de fromage à Montréal. ”

Le savant botaniste se laisse gagner par l'enthousiasme en parlant des environs de Québec et des plateaux de Lorette, de Charlesbourg et de Beauport, couverts d'une admirable végétation. “ Les hautes prairies, en Canada, sont excellentes, dit-il, et de beaucoup préférables à celles des environs de Philadelphie et des autres colonies anglaises. Plus j'avance au nord, plus elles sont belles, et plus le gazon en est riche et fourni. ”

Il y a loin de ces affirmations à ce que Voltaire écrivait à M. de Moncrif, le 27 mars 1757 : “..... On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace en Canada. ” (2)

(1) “ Tous les chevaux canadiens, dit encore Kalm, sont forts, vifs, bien faits.... On se plaint généralement que le peuple de la campagne commence à élever un si grand nombre de chevaux que les bestiaux manquent de fourrage en hiver. ”

Monsieur L.-W. Marchand rappelle, à ce sujet, que l'intendant Antoine-Denis Raudot avait, dès 1709, fait une ordonnance défendant aux habitants de garder plus de deux chevaux et un poulain. Ceux qui en avaient davantage étaient tenus de les tuer ou de les vendre. Le préambule de cette ordonnance dit que “ les habitants du gouvernement de Montréal nourrissent une trop grande quantité de chevaux, ce qui les empêche d'élever des bêtes à cornes et à laine, ne connaissant point en cela leur véritable intérêt, puisqu'ils ne retirent aucun profit des dits chevaux qu'ils élèvent, et que, au contraire, ils en retireraient beaucoup des bêtes à cornes et à laine qu'ils élèveraient avec les fourrages que consomment les dits chevaux. ”

(2) Lire, à ce sujet, le mémoire de M. Joseph Tassé publié par la Société Royale du Canada et intitulé : *Voltaire, Madame de Pompadour et Quelques Arpents de Neige*. (1892)

Les habitants des campagnes canadiennes avaient toujours sur les lèvres quelques chansons des vieilles provinces de France. Ils vivaient de peu, étaient ingénieux, hardis, honnêtes, d'humeur joyeuse. Ils avaient le culte de la mère-patrie et servaient le roi avec un désintéressement, une bravoure, une loyauté qui ne se démentirent jamais. Kalm dit que les habitants du voisinage de Québec apportaient à la ville presque tous les produits de leurs terres, ne réservant pour eux que ce qui était strictement nécessaire à leur subsistance. Pourtant, remarque-t-il, ils sont gais. Dans les communautés religieuses de Québec et de Montréal, dont le voyageur suédois parle avec sympathie, quoique protestant, vivait aussi une population pauvre mais gaie. En somme, la colonie de la Nouvelle-France, pauvre encore dans un sens absolu, était à l'aise dans un sens relatif. Les penseurs qui comptent le "renoncement" comme un facteur important dans la condition économique d'un peuple ont raison.

Une grande partie des habitants de la ville de Québec étaient nés en France ou appartenaient à des familles récemment établies dans la colonie.

Encore quelques citations empruntées au *Voyage dans l'Amérique du Nord*.

".....La différence entre les manières et les coutumes des Français de Montréal et du Canada et celles des Anglais des colonies américaines est la même qui existe entre ces deux nations en Europe. Ici, les femmes, en général, sont belles; elles sont bien élevées et vertueuses, et ont un laisser-aller qui charme par son innocence même, et prévient en leur faveur. Elles s'habillent beaucoup le dimanche, mais les autres jours, elles s'occupent assez peu de leur toilette, sauf leur coiffure, qu'elles soignent extrêmement....." Elles sont "dures au travail, surtout parmi le peuple; on les voit toujours aux champs, dans les prairies, aux étables, ne répugnant à aucune espèce d'ouvrage..... Les hommes sont extrêmement polis, et saluent en ôtant leurs chapeaux, chaque personne, indistinctement, qu'ils rencontrent dans les rues....."

"Chose curieuse! tandis que beaucoup de nations imitent les coutumes françaises, je remarque qu'ici, ce sont les Français qui, à maints égards, suivent les coutumes des Indiens, avec lesquels ils ont des rapports journaliers. Ils fument, dans des pipes indiennes, un tabac préparé à l'indienne, se chaussent à l'indienne et portent jarrettières et ceintures comme les Indiens. Sur le sentier de la guerre, ils imitent la circonspection des Indiens; de plus, ils leur empruntent leurs canots d'écorce et les conduisent à l'indienne;

ils s'enveloppent les pieds avec des morceaux d'étoffe carrés au lieu de bas, et ont adopté beaucoup d'autres façons indiennes. Un étranger entre-t-il dans la maison d'un paysan ou cultivateur canadien, aussitôt il se lève, salue le visiteur d'un coup de chapeau, l'invite à s'asseoir, puis il remet son chapeau et s'assied lui-même. Ici, tout le monde est *Monsieur* ou *Madame*, le paysan aussi bien que le gentilhomme, la paysanne comme la plus grande dame...

“ Il y a une distinction à faire entre les dames canadiennes, et il ne faut pas confondre celles qui viennent de France avec les natives. Chez les premières on trouve la politesse qui est particulière à la nation française. Quant aux secondes, il faut bien faire une distinction entre les dames de Québec et celles de Montréal. La Québécoise est une vraie dame française par l'éducation et les manières ; elle a l'avantage de pouvoir causer souvent avec les personnes appartenant à la noblesse, qui viennent chaque année de France, à bord des vaisseaux du roi, passer plusieurs semaines à Québec. A Montréal, au contraire, on ne reçoit que rarement la visite d'hôtes aussi distingués. Les Français eux-mêmes reprochent aux dames de cette dernière ville d'avoir beaucoup trop de l'orgueil des Indiens et de manquer d'éducation. Cependant, ce que j'ai dit plus haut de l'attention excessive qu'elles donnent à leur coiffure s'applique à toutes les femmes du Canada. Les jours de réception, elles s'habillent avec tant de magnificence qu'on serait porté à croire que leurs parents sont revêtus des plus grandes dignités de l'Etat..... Les dames canadiennes, celles de Montréal surtout, sont très portées à rire des fautes de langage des étrangers ; mais elles sont excusables jusqu'à un certain point..... ; au Canada on n'entend presque jamais parler le français que par des Français, les étrangers n'y venant que rarement. Quant aux Sauvages ils sont trop fiers pour s'exprimer dans une autre langue que la leur, et les Français sont bien obligés de l'apprendre.... Pour continuer la comparaison entre les dames de Québec et celles de Montréal, j'ajouterai que celles-ci sont généralement plus belles que les premières.

“ Les manières m'ont semblé quelque peu libres dans la société de Québec... A Montréal, les filles sont moins frivoles et plus adonnées au travail. On les voit toujours occupées à coudre quand elles n'ont pas d'autres devoirs à remplir. Cela ne les empêche pas d'être gaies et contentes ; personne ne peut les accuser non plus de manque d'esprit ni d'attraits. Leur seul défaut, c'est d'avoir trop bonne opinion d'elles-mêmes. Notons à leur louange que les filles de tout rang, sans exception, vont au marché, et rapportent avec

elles les provisions qu'elles y ont achetées. Elles se lèvent aussi de bonne heure et se couchent aussi tard que qui que ce soit dans la maison. D'après ce qui m'a été dit, je suis porté à croire que leur dot, en général, est peu considérable, à cause du grand nombre d'enfants dans chaque famille et de la modicité des revenus..... Les jeunes gentilshommes qui viennent de France, chaque année, sont captivés par les dames de Québec et s'y marient; mais comme ces messieurs vont rarement à Montréal, les jeunes filles de cette dernière ville n'ont pas souvent semblable fortune."

Comme la plupart des voyageurs, le naturaliste suédois était porté à conclure du particulier au général, ce qui lui a fait commettre quelques inexactitudes. Néanmoins son journal respire une bonne foi évidente, et jette une vive lumière sur les développements qu'avait pris la Nouvelle-France sous les longs et sages gouvernements du marquis Philippe de Vaudreuil et de son successeur le marquis Charles de Beauharnois.

Kalm ne paraît pas avoir accordé d'attention particulière à un personnage qui venait d'arriver dans la colonie, où il devait se rendre tristement célèbre : François Bigot, nommé "intendant de justice, police, finances et marine en Canada, Louisiane et toutes les terres et îles dépendantes de la Nouvelle-France," par commission datée du 1^{er} janvier 1748. Il succédait dans cette charge d'intendant à Talon, Bouteroue, Duchesneau, Demeulles, Champigny, François de Beauharnois, Raudot, père et fils, Bégon, Dupuy, d'Aigremont et Hocquart.

Une des fonctions de l'intendant était de recevoir la *foy et hommage* des seigneurs canadiens. Cette cérémonie s'accomplissait au château Saint-Louis, résidence suzeraine pour tous les fiefs et seigneuries de la Nouvelle-France.

ERNEST GAGNON.

(A suivre.)

CHRONIQUE DU MOIS

La bombe de Vaillant a eu pour effet immédiat quelques mesures de répression et de prévention que le vulgaire bon sens indiquait depuis longtemps, mais que la crainte des radicaux faisait différer indéfiniment.

Nous avons signalé ces mesures et les majorités écrasantes qui les ont votées sans délibération. Tout d'abord, les quelques voix radicales qui ont essayé de se faire entendre ont été étouffées sous l'immense clameur du sens commun, qui semblait avoir soudain reconquis tous ses droits ; mais bientôt des protestations ont éclaté dans la presse. Les journaux radicaux et intransigeants n'ont pas été les seuls à faire entendre leurs imprécations contre des mesures que le seul instinct de la conservation aurait dû suffire à justifier. On a vu des journalistes parfaitement indépendants de la radicaillerie, comme Drumont dans sa *Libre Parole*, déverser le sarcasme sur la prompt action du gouvernement français et des chambres et l'attribuer uniquement à la peur. Devant cette réaction malsaine, la chambre des députés aura-t-elle la constance et la fermeté nécessaires ? La majorité compacte obtenue par M. Casimir Périer à l'appui des mesures de rigueur ne s'émiettera-t-elle pas devant les violences de langage et les menaces ? Hélas ! il y a tout lieu de le craindre. Déjà on sent se produire une poussée dans le sens de la tolérance. Les socialistes sont habiles à soulever des difficultés. Ils font bien profession de séparer leur cause, leur programme, de la cause et du programme des anarchistes ; mais ils ne cèdent rien de leurs principes subversifs. Bien naïf qui se laissera prendre à de si grossiers subterfuges ! Il faut une dose peu ordinaire d'imbécillité ou de mauvaise foi pour ne pas reconnaître que les théories socialistes, surtout celles qui font profession d'athéisme, conduisent infailliblement les hommes d'action et de passion extrême à l'anarchisme.

Les dispositions législatives contre lesquelles s'élève aujourd'hui une trop grande partie de la presse française, ont eu pour effet de faire disparaître un journal anarchiste ordurier, le *Père Peinard* et d'amener d'autres feuilles de même nature à baisser sensiblement le ton de leurs articles provocateurs. Il est vraiment incroyable que l'on ait toléré si longtemps la publication d'appels à l'insurrection, d'excitations à la révolte et au meurtre. Il est encore plus étonnant qu'au milieu de pareil désordre, plus d'attentats ne se soient pas produits.

Des pourparlers sont engagés entre les principaux états européens, en vue d'une entente pour la protection contre les crimes anarchistes. Il ne s'agit pas tant de prendre de nouvelles dispositions internationales que de perfectionner et de compléter les services

que se rendent mutuellement les polices des diverses puissances dans les cas individuels de recherche des criminels, et de surveiller plus étroitement les agissements des anarchistes. Rien de plus légitime que la défense des gouvernements en présence des monstrueuses théories appuyées sur la *propagande par le fait*, et les directeurs des peuples seraient étrangement coupables, s'ils n'accomplissaient pas leur devoir en si grave occurrence.

Vaillant a été condamné à mort. Tout autre verdict eût été monstrueux. On conçoit difficilement que l'on ose penser à faire grâce de la vie à un pareil assassin, et pourtant, voilà qu'à l'exemple de Clémenceau, quatre-vingts députés intercèdent en sa faveur. Il n'y a pas jusqu'à Drumont qui ne trouve que Vaillant a été condamné trop vite et qu'on n'y a pas mis assez de formes, pas assez de délais. Il faut espérer que le gouvernement français ne se laissera pas gagner par cette sensiblerie malsaine, qu'il saura se montrer ferme et donner aux ennemis de la société une leçon salutaire. Les mesures prises contre les anarchistes en France, ont amené de nombreuses perquisitions tant à Paris que dans les départements. On parle de plus de deux mille visites domiciliaires. Il est important que l'on ne s'arrête pas en chemin. Il faut frapper un grand coup et ne pas hésiter à poursuivre ces malfaiteurs avec la dernière rigueur.

* * *

Les déclarations de M. Crispi ne sont pas de nature à mettre du baume sur les blessures causées à l'amour propre de l'Italie par les scandales récents. Rien de plus humble que ces déclarations. Il avoue que la situation est "grave, plus grave qu'elle ne l'a jamais été." Il ajoute que l'œuvre de restauration est *ardue*, que "les besoins de l'Etat sont nombreux, et qu'il n'y a pas de temps à perdre pour sauver le pays." Enfin, il réclame des partis, "la Trêve de Dieu"

L'aveu est complet, mais cet aveu paraît manquer de contrition, car M. Crispi se garde bien de reconnaître la cause de cette malheureuse situation. Il sait bien, cependant, quel mal ronge l'Italie et dans quels liens de fer la tient la Triple Alliance. Il sait encore quels dangers le socialisme, le mépris de l'autorité font courir à son pays dont le commerce est paralysé, et que la misère dépeuple à vue d'œil. Les *latifundia* de la fin de l'Empire Romain reparaissent dans les provinces, aussi désolés, aussi déserts, aussi ruinés qu'après les passages des hordes de barbares. Voilà ce qu'il sait et dont il ne veut pas avouer la véritable cause. Le nouveau président du conseil n'arrivera pas ainsi à faire refluer la prospérité de la péninsule qui porte aujourd'hui la peine de ses spoliations vis-à-vis du souverain Pontife et de sa politique anti-religieuse et anti-nationale.

Dans un récent discours, M. Crispi a loué la politique du gouvernement français et fait les plus vives protestations d'amitié, mais en même temps, il se déclarait partisan de la triple-alliance dont toutefois il se défendait d'être l'auteur.

Cette triple alliance, on le sait, a été renouvelée pour cinq ans encore, par le roi Humbert et la liberté d'action de l'Italie est enchaînée jusqu'en 1899, à moins d'événements imprévus.

Une des préoccupations du nouveau ministère, c'est l'état actuel de la Sicile, où il vient de se passer des faits extrêmement graves et qui prouvent une surexcitation inquiétante de la part des populations décidées à repousser par la violence la perception des nouveaux impôts. Dans plusieurs villes, les émeutiers ont repoussé les troupes et commis des atrocités regrettables contre les agents de l'autorité. Un malheureux percepteur a été brûlé par une foule en délire. Le gouvernement réunit des troupes pour maintenir l'ordre, mais on sait que le brigandage n'est pas facile à réprimer en Italie, surtout quand la misère est aussi grande qu'elle l'est actuellement.

Une dépêche du 22 janvier nous apprend que les régiments alpins appelés à Carrare sont arrivés. Ces troupes sont habituées aux opérations dans les montagnes; elles rendront de grands services dans la poursuite des anarchistes qui se sont réfugiés dans les montagnes aux environs de Carrare et de Massa. Tous les défilés sont gardés et il est évident que les autorités militaires veulent réduire les anarchistes par la faim. Il est absolument interdit de transporter aucune sorte d'aliment dans les montagnes. Le chef des anarchistes, un nommé Gatani a été arrêté. Une bande de maraudeurs a pillé une petite maison de campagne. Trois anarchistes bien connus ont été trouvés à Carrare. Le premier, Pini, est un ancien galérien de Cayenne, Carmeggioni, le second, est un anarchiste expulsé de France, quant à Bardi, le troisième, il est connu pour être en grande partie responsable des désordres qui ont eu lieu à Rome au mois de mai 1892. Ces trois anarchistes ont reçu l'ordre de quitter immédiatement Carrare.

Un énorme bloc de pierre a été placé sur la voie du chemin de fer entre la Spezzia et Pontrésnoli, à peu de distance de Carrare. Un train de voyageurs marchant à toute vitesse a heurté l'obstacle et déraillé. La locomotive a été brisée et trois wagons fortement endommagés. Aucun des voyageurs n'a été blessé. Des sentinelles ont été placées le long de la voie.

On pense que les anarchistes sont les auteurs de ces attentats.

La *Riforma* dit que l'enquête faite par le général Heusch, le nouveau gouverneur militaire de Carrare et de Massa, a amené la découverte et la saisie de documents importants. Ces papiers contiennent tous les détails relatifs au complot organisé par les anarchistes dans le but de causer un soulèvement et de se livrer ensuite au pillage.

Les soldats alpins ont fouillé en vain les endroits les plus sauvages de la montagne, ils n'ont rencontré aucun des révolutionnaires. La police a obtenu depuis peu des renseignements nombreux sur l'organisation et la manière d'agir des anarchistes. Une discipline parfaite règne apparemment dans leurs rangs où chacun doit obéir aveuglément aux ordres qu'il reçoit. Les chefs des différents groupes ont des pouvoirs très étendus. Tous les membres de l'organisation doivent payer soixante centimes par semaine à la caisse commune. L'argent ainsi recueilli est employé à secourir les anar-

chistes qui fuient devant les représentants de la justice ; ce fonds est aussi utilisé pour l'achat des armes. La police a saisi plusieurs exemplaires du *Manuel de l'anarchie*.

Des anarchistes prisonniers ont fourni à la police des informations qui ont conduit à la découverte de provisions de dynamite dans une grotte, à Catane (Sicile). Cette dynamite était dans deux caisses adressées au comité exécutif des anarchistes.

Le *Moniteur de Rome* dont la publication avait été suspendue pendant quelque temps, à la suite d'articles jugés offensants pour le gouvernement, est de nouveau dans l'embarras.

Le numéro de vendredi qui contenait trois articles sur le programme du gouvernement et sur la situation en Sicile vient d'être saisi. Ces articles n'ont pas reçu l'approbation de la censure.

* * *

Ce n'est pas seulement en Italie, que le militarisme à outrance cause les crises financières, l'émigration, la misère et les désordres. L'Allemagne victorieuse n'en est pas exempte. Les finances de l'empire allemand sont si délabrées que les chambres s'en alarment. Les exigences du budget de la guerre sont extrêmes et le chancelier de Caprivi est chancelant. Une manifestation anarchiste vient d'avoir lieu à Berlin. Les agents de police ont chargé à la baïonnette la foule qui refusait de se disperser. Plusieurs personnes ont été blessées. Il est évident que la police allemande estime la situation menaçante. Le comte de Stillfried, chef de la police criminelle, commande en personne toutes les forces disponibles auxquelles se sont jointes les réserves qui viennent d'être appelées. On craint des désordres sérieux ; la foule semble en effet animée de sentiments hostiles.

Le chancelier de Caprivi est fort irrité des événements, car il craint que le conflit entre les habitants et la police ne soulève un sentiment hostile au gouvernement, et ne gêne celui-ci dans ses efforts pour obtenir une majorité au reichstag.

Le ferblantier Ellendt, rédacteur du journal le *Socialiste* a été condamné à six mois de prison pour crime de lèse-majesté et pour avoir excité le peuple à recourir à la violence.

* * *

Un incident assez grave vient d'éclater en Afrique non loin de Sierra Leone, sur la côte de Benin, entre les Anglais et les Français dans les possessions que ces deux nations occupent en cette partie du Congo. Les Anglais ont été attaqués par un corps de troupes composé de trente Sénégalais et d'un millier de noirs sous la conduite du lieutenant Morritz. Un capitaine, un lieutenant un sous-lieutenant et vingt-deux soldats auraient été tués. Le lieutenant Moritz blessé a été fait prisonnier et est mort de ses blessures. On ne dit pas les pertes éprouvées par les troupes françaises qui auraient été repoussées.

La presse anglaise a relevé ces faits avec une violence extrême.

Il n'y avait pourtant pas de quoi. Aujourd'hui que la lumière est faite, on reconnaît que tout se borne à une erreur regrettable de la part du lieutenant Morritz qui croyait être en présence d'un corps de Sofas dont il cherchait à réprimer les invasions. Les Anglais poursuivaient le même ennemi. De là une confusion favorisée par la nuit qui empêchait de distinguer les uniformes des combattants et la couleur même des troupes engagées. Il n'y a donc lieu à aucune complication internationale.

Le colonel Ellis, commandant des troupes anglaises envoyées contre les Sofas écrit, à la date du 9 janvier que l'expédition a atteint Kerrayemma le 31 décembre.

Cette localité ressemblait à un véritable charnier. Les habitants, hommes, femmes et enfants ont été égorgés par les Sofas qui se sont ensuite retirés. Les Anglais ont campé dans la forêt pendant la nuit du 1er janvier.

Le lendemain, bien avant le lever du soleil, la colonne s'est remise à la poursuite de l'ennemi qui avait évidemment renoncé à attaquer les Anglais. Ceux-ci surprennent les Sofas à Bagwenia et se précipitent sur eux. Malgré les défenses que l'ennemi avait élevées et derrière lesquelles il s'abritait, la position est enlevée après un quart-d'heure. Deux cents Sofas ont été tués et vingt-sept faits prisonniers.

Plus de quatre cents esclaves, femmes et enfants, ont été secourus. La horde des chasseurs d'esclaves sofas a été complètement dispersée. Les pertes éprouvées par les Anglais sont peu sérieuses: le lieutenant Gwyn et un homme ont été gravement blessés.

* * *

Deux officiers de la marine française, en congé régulier, ont été arrêtés en Allemagne et condamnés par la cour de Leipzig à plusieurs années de forteresse pour crime d'espionnage. Tout espionnage n'est pas odieux, tant s'en faut. Celui qui a fait condamner ces officiers français est tout simplement de l'héroïsme. Leur déclaration a été nette et franche. Ils voulaient recueillir tous les renseignements possibles sur la défense du littoral allemand, afin d'en faire profiter les autorités françaises, au cas d'un conflit franco-allemand.

Un instant, on a espéré que les condamnés seraient graciés par l'empereur Guillaume.

On savait à quelle noble idée les vaillants Français Degouy et Dalguay avaient obéi.

Les détails du procès avaient révélé le désintéressement complet de ces deux excellents officiers dans la tentative faite par eux de surprendre certains secrets de l'ennemi.

La hauteur de leurs sentiments n'a point touché Guillaume.

Aujourd'hui, toute idée de grâce du monarque allemand doit être abandonnée.

L'empereur a déclaré qu'il fallait avant tout éteindre la mémoire de ces deux officiers qui, libérés demain, pourraient rendre compte à l'état-major français de ce qu'ils ont vu.

Et de la forteresse de Magdebourg, ils viennent d'être transférés au fond de la Silésie.

Là, ils expieront leur amour de la patrie, l'un pendant six ans, l'autre pendant quatre ans. Et la décision impériale est de ne pas leur faire grâce d'un jour.

En présence d'une telle implacabilité, il nous semble que le gouvernement français a quelque chose à faire. La France est littéralement infestée d'espions allemands. Il y en a partout : dans les fabriques, dans les usines, dans les ateliers. Nombre de manufacturiers français occupent des contre-maitres, des chefs de service qui, chaque année, vont faire des périodes militaires en Allemagne. Les patrons ne l'ignorent pas, mais ils ferment les yeux.

Le sentiment de l'économie fait accepter ces employés, annihilant ainsi le sentiment de la patrie qu'un vulgaire intérêt fait passer au second plan.

Les leçons du passé semblent avoir été oubliées par bon nombre d'industriels.

Les Allemands, eux, s'en souviennent.

Quand un Français trouve un emploi en Allemagne, il faut qu'il renonce à toutes ses obligations envers le service militaire de France ; on ne tolère pas une absence de 28 jours pour des causes de ce genre.

Si le Français s'absente, il est remplacé aussitôt.

En résumé, ce sont les vainqueurs qui se montrent vigilants et prudents. Les vaincus, eux, acceptent tacitement, bénévolement tout ce que l'Allemagne leur envoie. Ils font une place dans leurs ateliers à tous les Teutons qui viennent s'égarer sur les pavés des villes de France. Il y a, dans la quantité de ces étrangers, une masse d'espions payés, renseignant leur gouvernement sur tout ce qui se fait en France au point de vue militaire ; et pourtant, quand un espion allemand est pris en flagrant délit, on se contente de le reconduire à la frontière. On lui fait même, le cas échéant, des excuses. On est désolé de l'expulser et on le lui dit.

Quand donc la police française se décidera-t-elle à mettre au collet des espions sa vigoureuse poigne d'argousin ?

Quand elle cessera d'être aux ordres de la juiverie allemande, qui, en réalité, gouverne la république.

Ce jour viendra-t-il jamais ? Rien ne l'annonce encore.

* *

M. Gladstone avance trop lentement dans sa campagne en faveur de l'Irlande, si l'on en juge par les élucubrations incendiaires de certains patriotes irlandais.

Sous ce titre : " Un appel aux armes, " l'*Irish Republic* vient de publier un appel aux Irlandais signé William Lyman, trésorier de la Ligue nationale Irlandaise d'Amérique. " Il est triste, dit M. Lyman, de voir des millions de représentants de notre race dans tous les pays permettre que la terre de leurs ancêtres soit soumise à toute sorte d'outrages de la part des Anglais. Irlandais, à vous a été démontré depuis longtemps, ainsi qu'au monde entier,

que la seule chose qui ait une influence sur les Anglais est le son du fusil ou du canon, ou, peut-être, le bruit des explosions de bombes dans leurs murs. Plus tôt vous abandonnez les phrases pour devenir des hommes d'action, plus tôt l'étendard de la république irlandaise flottera au vent. Souvenez-vous que l'Irlande est dans l'esclavage par la faute de chacun de vous et que les cris qu'elle pousse sous le fouet de l'étranger s'élèvent contre vous. Vous voulez que le drapeau irlandais flotte sur l'hôtel de ville de New-York, sur les édifices de l'exposition, à Chicago ; mais vous oubliez que tout le monde rit de vous et que, en réalité, vous n'avez point de drapeau.

“ Hommes de la race irlandaise, unissez-vous pour renverser l'empire britannique. Faites disparaître tous vos différends et jurez par tout ce qui est sacré pour vous de rester unis jusqu'à ce que le drapeau de la république irlandaise flotte sur Dublin. Si vous le voulez, vous pouvez abattre l'empire britannique dans toutes les parties du monde et le renvoyer à sa place, parmi les défunts empires du passé.”

Le plus grand mal qui pourrait arriver à la pauvre Irlande serait de prêter l'oreille à ces violents qui nous font tout l'effet de n'être que des agents provocateurs à la solde des Unionistes. Que les Irlandais restent calmes et s'abstiennent de toute violence à l'égard de leurs oppresseurs, qu'ils se tiennent bien unis et pleins de confiance en ceux auxquels ils ont confié leurs destinées ; qu'ils maintiennent strictement la lutte sur le terrain légal et constitutionnel, et la victoire est à eux. Une nouvelle ère de crimes et d'attentats reculerait indéfiniment l'heure du succès.

*
* *

Tout n'est pas rose pour les Européens au Congo. Des dépêches récentes de ce pays annoncent que de nombreuses troupes d'indigènes ont attaqué dernièrement un détachement belge, commandé par le capitaine Ponthier, qui était retranché à Kassonga. Ponthier et un grand nombre de ses hommes ont été tués, d'autres sont blessés. Les dernières nouvelles annoncent que le détachement belge est dans une situation précaire.

*
* *

Des rapports d'Hanoi, capitale du Tonquin, disent qu'un détachement de troupes françaises commandé par le capitaine Delaunay a subi des pertes sensibles dans une rencontre avec des pirates, le 8 décembre dernier, près de Caihuhi.

Delaunay et ses hommes poursuivaient une troupe de pirates dans les broussailles, quand tout à coup ils furent attaqués par d'autres pirates embusqués. Avant que les troupes indigènes aient pu riposter à la fusillade des pirates, Delaunay était tué et un lieutenant grièvement blessé. Le nombre des tués du côté des Français est de vingt.

*
* *

La Serbie est encore plongée dans une profonde agitation. Le jeune roi Alexandre, qui a fait un coup d'Etat, il y a quelques mois, vient de rappeler son père, l'ex-roi Milan, et se propose de former, avec son aide, un gouvernement militaire. Ses ministres ont donné leur démission, car ils ne veulent pas de Milan.

*
* *

Au Maroc, la situation ne s'est pas améliorée. Le journal *El Liberal* assure que le ministre des affaires étrangères a fait, à l'égard des difficultés de Melilla, une dépêche importante. Cette déclaration contiendrait une menace déguisée, à savoir que l'Espagne obtiendra satisfaction en débarquant 40,000 hommes sur les côtes du Maroc et en bombardant les différents ports si le sultan ne fait pas droit à la demande de réparation qu'elle lui a présentée.

L'escadre espagnole, venant de Melilla, est arrivée à Algésiras.

*
* *

Il est toujours difficile de démêler la vérité sur les affaires du Brésil, au milieu des nouvelles contradictoires qui nous viennent de ce côté.

Il y a quelque temps, on annonçait que Peixoto avait résigné. Le lendemain, cette nouvelle était démentie et une série de petits échecs pour les rebelles apparaissaient dans les journaux. Plus tard, on signalait l'état de santé de l'amiral Mello comme extrêmement inquiétant. On annonçait aussi que les deux flottes ennemies devaient avoir une prochaine rencontre. Aujourd'hui, le ministre des affaires étrangères du Brésil, agissant au nom du président Peixoto, autorise l'envoi de la dépêche suivante :

“ Des insurgés disent que l'amiral de Mello a été révoqué de ses fonctions de commandant en chef des forces opérant contre le gouvernement, parce qu'il n'a pas réussi à amener du sud des troupes pour aider les insurgés dans la baie de Rio à opérer les mouvements projetés par eux.”

On ajoute que l'amiral de Mello se trouve actuellement à bord du croiseur *Republica*, mais à titre de simple citoyen. La *Republica* est dans la baie de Paranagua. Tout est calme à Rio-de-Janeiro.

D'un autre côté, les détails venant de source révolutionnaire disent que les insurgés ont reçu 12,134 carabines, 400,000 cartouches, 2 canons Krupp et \$250,000 en monnaie. C'est le général Saraivos, qui vient de rejoindre l'amiral Mello avec huit mille hommes, qui s'est emparé de ces munitions avant de quitter la ville de Parana, et qui les a transmis au commandant des troupes des insurgés.

De la même source, on apprend qu'un soldat du gouvernement, qui avait été blessé par un éclat d'obus, a été brutalement mis à mort par un officier. Cet acte de violence a soulevé la désapprobation générale des troupes.

Les camarades de la victime s'étaient élancés sur l'officier pour venger leur ami, lorsque une bombe vint éclater tout près d'eux et en tua cinq.

* * *

L'Amérique centrale a aussi sa petite guerre. Le Nicaragua et le Honduras sont en mauvaise intelligence et depuis quelque temps, ils échangent des coups avec des alternatives de succès et de revers de chaque côté. Ce n'est pas, croyons-nous, une idée de conquête qui a poussé les Nicaraguens à entrer dans le Honduras.

La vérité est qu'ils y ont été appelés par un parti décidé à renverser le gouvernement et qui, n'étant pas assez fort pour triompher seul, a fait appel à l'étranger. Le procédé n'est pas nouveau et la vieille Europe, au moyen âge, nous en a donné de nombreux exemples. À cette époque, on ne trouvait pas qu'il y eût là un crime de lèse-patrie. Dans les très récentes républiques qui forment cette partie de l'Amérique Centrale, on a les mêmes idées. Les Nicaraguens, sollicités de venir aider les partisans des généraux contre le gouvernement régulier, sont venus. Ils ont été victorieux en plusieurs engagements. La question est de savoir quel prix ils mettront à ce service et quelles prétentions ils feront valoir. Le plus curieux serait qu'ils ne voulussent plus s'en aller et qu'ils conservassent à titre de conquête les pays occupés par leurs troupes.

* * *

Nous avons accueilli avec bonheur la nouvelle de la candidature acceptée par M. le comte de Mun dans l'arrondissement de Morlaix. Avec plus de bonheur encore nous enregistrons aujourd'hui l'annonce de son succès. Tous les bons esprits, en France, salueront avec joie la réapparition, à la tribune française, du grand orateur catholique, du grand ami des classes ouvrières. Loin de l'amoinrir, l'erreur commise à son égard par le suffrage universel l'aura grandi, car elle lui a donné l'occasion de montrer toute sa grandeur d'âme. Aucune plainte, aucune récrimination n'est sortie de sa bouche, au lendemain d'une défaite qui était une injure en même temps qu'un acte de folie et d'ingratitude. On a pu voir alors que dans cette lutte qu'il fait si vaillamment depuis plus de vingt ans, il apporte la plus entière abnégation. Les hommes ne sont rien pour lui, pas même sa propre personnalité; la cause est tout. A quelque rang qu'on le place, il combattra avec le même talent, la même ardeur, la même foi inébranlable à la cause de l'Église et des classes laborieuses.

M. de Mun est le type accompli du grand patriote et il a sa place toute marquée dans les conseils de la nation. Plût à Dieu que notre ancienne mère-patrie eût un jour la sagesse de confier la direction de ses affaires à des mains si nobles, si pures et si capables.

* * *

Rarement comme cette année, les fêtes de Noël, à Rome, ont été célébrées avec plus de ferveur, par une foule plus nombreuse, foule de Romains, de pèlerins, d'étrangers; piété chez les uns, curiosité des lois surnaturelles chez les autres. "Vous avez interrompu la

vieille chanson qui berçait la misère humaine, et la misère humaine s'est réveillée avec des cris !” Telle est l’apostrophe que nous avons citée d’un député socialiste, M. Jaurès.

Que la misère humaine jette des cris, hélas ! c’est trop vrai, et elle jette même mieux que des plaintes et des cris, elle lance des pierres, elle lance des bombes ; et les gouvernements lui ripostent par la potence et par les coups de fusil, même en Sicile. Mais êtes-vous bien sûr que la vieille chanson chrétienne, cette chanson qui berçait l’humanité depuis tantôt deux mille ans, soit interrompue ? Est-ce donc bien vrai ?... Il est permis d’en douter devant cette attitude des masses, devant les petits, les humbles, devant ces foules qui célèbrent la *trêve de Dieu*, qui envahissent les parvis sacrés, qui inondent les portiques, devant les savants et les spiritualistes en quête de l’au-delà, devant les hommes de bonne volonté qui, s’ils ne possèdent pas le secret du bonheur du genre humain, de la félicité également départie à tous, s’efforcent cependant de lui préparer une plus équitable distribution.

Le blasphème est quelquefois un hommage à la foi. Qui croit au diable croit à Dieu.

En tout état, cette foi de nos pères, semblable à la bûche de Noël, jette encore des étincelles. La Noël à Rome, et bien ailleurs, est une démonstration éclatante de la foi.

* * *

Au Vatican :

La messe pontificale solennelle clôturant les fêtes jubilaires est fixée au 19 février. Le Pape célébrera la messe à l’autel de la *Confession* ; il descendra dans la basilique en *pompa magna* et fera son entrée sur la chaise gestatoriale.

Un *Te Deum* sera chanté dans Saint-Pierre.

Un *Triduum* sera célébré dans l’église du Gesù. Des messes seront dites dans toutes les églises.

Le Pape a décidé de ne plus nommer d’évêques en Italie avant d’avoir la certitude que ceux-ci recevront l’*exequatur*.

* * *

Le Souverain Pontife a ordonné la reprise du procès en béatification de Jeanne d’Arc.

On croit qu’avant la fin du mois, Jeanne d’Arc sera déclarée *Vénérable*, ce qui est le point principal, étant donné sa condamnation.

* * *

Au Canada, dans l’intervalle des sessions législatives, la politique générale chôme un peu et la politique municipale en profite pour se donner libre carrière. Les chefs de partis et de groupes profitent aussi de ce moment de répit pour faire leurs semailles, c’est-à-dire pour exposer, sur tous les points du territoire, leurs idées et leurs programmes.

Dans Ontario, la secte fanatique qui a pris pour nom "Protestant Protective Association" prend des proportions inquiétantes. Elle vient de tenir un congrès à Hamilton, et l'on y a compté jusqu'à sept cents délégués. Le cri de guerre de ces nouveaux Know-Nothings est toujours: *No Popery, no French Domination*. Ces bons apôtres savent parfaitement qu'ils n'ont rien à craindre du catholicisme ni de l'élément français, mais il leur faut un prétexte pour se livrer à leur œuvre de haine et de persécution; celui-là était tout trouvé; ils n'ont même pas eu le mérite de l'invention.

C'est au moment où les écoles catholiques sont abolies au Manitoba au mépris des traités, où l'existence de ces mêmes écoles est menacée, comme l'usage de la langue française, dans les territoires du Nord-Ouest, que les fanatiques de la P. P. A. viennent parler de se protéger contre les agressions catholiques et françaises! Vraiment, la dérision est par trop amère.

Les hommes politiques dignes de ce nom n'ont pas hésité à condamner ce mouvement qui porte en germe la guerre civile la plus terrible: la guerre de religion et de race. On remarque, cependant, parmi les hommes publics en vue, des abstentions qui pourraient paraître étranges si elles se prolongeaient. Il faut que, de tous côtés, sans acception de partis, les hommes d'ordre et de principes condamnent énergiquement ceux qui veulent ostraciser une moitié de leurs concitoyens et fomenter la zizanie et la haine où devraient régner la paix, la concorde et l'harmonie.

Une question bien inquiétante se pose en ce moment à l'esprit des catholiques. L'abolition des écoles séparées, au Nord-Ouest, sera-t-elle désavouée par le gouvernement fédéral comme le demande Mgr Grandin et, avec lui, toutes ses ouailles? Le délai expirera prochainement et le gouvernement garde un silence qui m'indique rien de bon. Les journaux protestants d'Ontario assurent que les ministres n'interviendront pas, et ces déclarations ne reçoivent aucune contradiction.

Allons-nous voir se répéter ici l'iniquité commise envers les catholiques du Manitoba? Hélas! tout le fait craindre.



LES BASTONNAIS ⁽¹⁾

LIVRE III

LA TEMPÊTE ÉCLATE.

(Suite.)

Elle se rappela combien il paraissait noble lorsqu'il conférait avec Roderick, sous les murs, quand il était porteur du pavillon parlementaire ; comme il était retourné fièrement aux rangs de l'armée, sans daigner même regarder en arrière quand un lâche avait tiré sur lui, du haut des remparts. Elle se souvint de chaque mot prononcé par Zulma à son sujet, de sorte qu'elle paraissait le connaître aussi bien que Zulma elle-même.

Quand Pauline eut repassé dans son esprit, et plusieurs fois, toutes ces choses, de cette manière confuse et pourtant distincte avec laquelle de telles réminiscences se pressent à la mémoire, elle se sentit réellement fatiguée et oppressée comme si elle eût eu un fardeau sur le cœur. Elle ferma les yeux tandis qu'un frisson secouait tout son être. Elle craignit de tomber malade et il lui fallut faire appel à tout le courage tranquille de sa nature pour réagir contre l'éroulement complet dont elle était menacée.

Enfin, elle pensa à un moyen de recouvrer sa sérénité ; c'était d'écrire une longue lettre à Zulma pour lui faire la description du bal du gouverneur. Elle se mit aussitôt à la tâche ; mais lorsque le papier fut étendu devant elle, elle se heurta, dès le seuil, à une difficulté. Écrivait-elle sur elle-même ? Parlerait-elle de Roderick ? Répéterait-elle les compliments de Son Excellence, conterait-elle son entrevue avec le capitaine Bouchette ?

Par là, elle retomberait infailliblement dans l'ordre des pensées qu'elle voulait bannir, en écrivant sa lettre. Déjà deux ou trois fois elle s'était surprise glissant dans ce genre d'idées, alors qu'elle avait la plume à la main.

“ Non, murmura-t-elle avec un rire contenu ; je n'en ferai rien. J'écrirai comme une modiste. Je vais lui donner un compte-rendu

(1) Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1893, par C. O. Beauchemin & Fils, au bureau du ministre de l'Agriculture.

détaillé de la toilette portée par chacune des dames, au château. Cela pourra amuser Zulma ou la déguster selon son humeur au moment où elle lira la lettre. Peu importe ; cela réalisera mon dessein. Zulma m'a souvent grondée de ce que je ne suis pas assez égoïste. Je serai égoïste pour une fois."

Avec ce plan bien arrêté, la rédaction de la lettre fut une tâche agréable et facile. Pendant que la plume trottait sur le papier, Pauline paraissait prendre plaisir à son travail. Parfois, elle souriait et toute sa figure s'illuminait.

D'autres fois, elle s'arrêtait et relisait un passage d'un air visiblement approbateur. Les pages se couvraient l'une après l'autre de ce mystique langage de la modiste que Pauline paraissait bien connaître, (et quelle jeune personne ne le connaît pas ?) car elle ne faisait ni ratures, ni corrections.

"Et maintenant que je suis arrivé à mon propre costume, le décrirai-je ? se demanda-t-elle, et elle ajouta presque immédiatement : ce serait de l'affectation de ne pas le faire."

Là-dessus, elle consacra toute une page à la description.

N'avions-nous pas raison de dire qu'un grand changement s'était opéré en Pauline ? Elle qui, quelques semaines auparavant, était la plus simple et la plus naturelle des jeunes filles, connaissait maintenant la signification de ce mot terrible : affectation.

Et non seulement elle en connaissait la signification, mais encore elle savait que c'était une chose à fuir et elle prenait un soin particulier à l'éviter.

Un peu plus tard, elle se demanda : ferai-je mention de Roddy ? Il était apparemment plus facile de poser cette question que d'y répondre.

Elle passa la main, d'un air fatigué, sur les cheveux lisses qui couvraient sa tempe. Elle fixait distraitemment les yeux sur le tapis vert de la table et ses traits portaient une légère teinte de dureté.

A la fin, elle murmura :

"Zulma trouverait étrange que je ne le fisse pas. D'ailleurs, je sais qu'elle admire Roddy. Oui, il faut que je lui parle du lieutenant — oh ! pardon, du capitaine," — et elle sourit de la façon la plus naturelle. "Naturellement elle doit apprendre sa promotion. Pauvre Roddy ! Comme il en était fier ! Et il paraissait s'attacher ensuite plus étroitement à moi, comme s'il eût voulu dire que je devais partager cet honneur."

Après avoir narré les détails de cet événement, elle ajouta quelques mots sur Carleton et Bouchette et termina en exprimant le regret, sincère chez elle, que Zulma n'eût pas été présente à la fête. Elle écrivit :

“ Le capitaine Bouchette a eu la bonté de déclarer reine du bal une personne de votre connaissance. Sans doute, c'était de la flatterie. Mais si une jeune fille que je connais avait été là, non seulement M. Bouchette, mais le gouverneur lui-même et toute la compagnie, sans en excepter Roderick, l'auraient proclamée reine de la fête.

Ceci n'était pas un compliment banal d'une jeune fille à une autre ; c'était un tribut courtois d'une femme à une femme. Evidemment Pauline faisait de rapides progrès.

La lettre fut aussitôt pliée et adressée. Lorsqu'elle se leva de son bureau, en la tenant à la main, elle se sentit singulièrement soulagée. Elle regarda par la fenêtre, en descendant l'escalier, et un nouvel horizon s'étendit devant elle. Ses appréhensions avaient disparu momentanément ; ses doutes étaient évanouis et tout ce qui restait dans son esprit était une certaine espérance qui lui rendait le cœur léger et qu'elle ne pouvait expliquer.

Elle rencontra son père en bas et s'enquit de Batoche.

— Il n'est pas ici, ma chère, mais il peut revenir ce soir.

— J'ai une lettre pour lui.

— Une lettre pour Batoche ?

— C'est-à-dire, une lettre que je désire qu'il porte.

— A qui ?

— A Zulma Sarpy.

— Oh ! c'est très bien. Ecrivez à Zulma. Cultivez son amitié.

C'est une jeune fille remarquable.

Batoche vint en effet chez M. Belmont, ce soir-là, mais pour un instant seulement, car il devait sortir de nouveau de la ville. Il accepta avec empressement la commission de Pauline.

“ Je remettrai moi-même cette lettre, dit-il ; je suis heureux d'avoir l'occasion de revoir cette charmante personne.”

X

A LA CITADELLE.

Le lendemain, au lieu d'éprouver la réaction ordinaire, Pauline continua d'être précisément dans le même état d'esprit que le jour où elle avait remis la lettre à Batoche. Elle n'était pas gaie, assurément. Par exemple, elle n'aurait pu chanter une chanson comique avec entrain, mais elle n'était pas seulement calme. Il y avait en elle une vive impulsion d'attente vague qui la faisait aller et venir dans la maison d'un pas léger et le sourire aux lèvres. Son père était très satisfait, car l'effet produit sur lui par la visite de Bou-

chette était encore tout récent. Le temps, d'ailleurs, contribuait peut-être à l'air de bonheur qui régnait dans la maison. Le soleil brillait, le vent était tombé et la neige, sèche et friable, couvrait les rues, invitant à la promenade.

Hardinge se présenta vers midi pour demander à Pauline de faire avec lui une petite promenade.

“ J'ai une couple d'heures à ma disposition, ce qui peut bien ne pas arriver tous les jours, et un petit tour de promenade nous fera du bien à tous deux, ” dit-il.

Pauline fut bientôt prête, avec le consentement cordial de son père.

Après avoir erré au hasard par les rues pendant quelque temps et s'être arrêtés plusieurs fois pour causer avec des amis qu'ils rencontraient, les jeunes gens se dirigèrent vers le Cap Diamant.

Sur le sommet de cette partie de la citadelle, ils étaient complètement seuls et ils pouvaient s'entretenir intimement sans être interrompus.

Ils parurent en être charmés tous deux, chacun d'eux ressentant probablement qu'il avait quelque chose à dire à l'autre, ou plutôt qu'ils pourraient toucher à certains sujets de conversation jusque-là passés sous silence, qui pourraient les amener à une meilleure entente mutuelle. Roderick était un peu plus grave et plus réservé que sa compagne. Pauline n'y attacha aucune importance, attribuant cela aux préoccupations du soldat, supposition que sa conversation put justifier tout d'abord.

— Ce point est fort exposé, dit-il, et dans quelques jours aucun de nous ne pourra l'occuper. Quand toute l'armée rebelle viendra de la Pointe aux Trembles, elle pourra aisément nous bombarder de ce côté de la citadelle.

— Mais c'est un bon poste d'observation, n'est-ce pas ? demanda Pauline.

— Excellent, bien que moins bon que celui-là, plus haut, qui est bien gardé et où il y aura toujours deux sentinelles.

— Tout en parlant, Roderick aperçut des personnes en mouvement sur la grand'route près des plaines d'Abraham.

— Regardez, Pauline, dit-il ; connaissez-vous ces gens-là ?

— Non. Est-ce que ce sont des soldats ?

— Ils s'appellent : carabiniers de la Virginie. C'est l'avant-garde de l'armée rebelle. Ils ont rôdé aux alentours, ces deux derniers jours.

— Des carabiniers de la Virginie, Roddy ? dit Pauline avec une expression d'interrogation dans ses yeux noirs.

—Oui. Vous devez en savoir quelque chose. Ne vous rappelez-vous pas le jeune officier qui vous a escorté jusqu'aux portes, avant-hier ?

—Oh ! répondit Pauline, sans essayer de cacher sa surprise ou son intérêt. vous ne voulez pas dire assurément qu'il est là parmi ces pauvres gens sans abri ?

—Mais oui, certainement, et je suis sûr qu'il en est charmé. Je le serais, à sa place. Il a tout plein d'espace pour se mouvoir, tandis que nous sommes enfermés comme dans un poulailler entre ces étroites murailles.

—Eh bien ! Il est fort courageux et peut endurer un peu de misère ; c'est une consolation, dit Pauline, en remuant sa petite tête d'un air de sympathie.

Ceci amusa évidemment Roderick qui répliqua :

—Oui, c'est un gros garçon, très robuste.

—Et si bravé ! continua Pauline avec une chaleur croissante, tandis que ses yeux étaient fixés au loin, sur la plaine.

—Tout soldat doit être brave, Pauline ; mais je dois reconnaître que cet homme est tout particulièrement brave. Il l'a prouvé sous nos yeux.

Pauline ne répondit pas, mais son attention demeura attachée au lointain. Frédéric eut un franc éclat de rire et dit :

—Assurément, ce n'est pas là tout ce que vous avez à dire de lui. Il est fort, il est brave et... n'est-il pas quelque chose encore, hein ! Pauline ?

Elle se retourna tout à coup et répondit au rire d'Hardinge par un sourire, mais la rougeur de ses joues trahissait son émotion.

—Voyons, chère, n'est-il pas beau ? continua Roderick fier de son triomphe et plein de malice.

—Eh bien ! oui, il est beau, répondit Pauline avec un sourire délicieux et d'un ton qui aurait voulu être agressif.

—Et quoi encore ?

—Modeste.

—Autre chose ?

—Poli.

—Et puis ?

—Instruit

—Encore ?

—Bon.

—Bon à votre égard, chère ?

—Tout particulièrement bon envers moi.

—Je l'en remercie. Il ne pouvait choisir d'objet plus digne de sa

bonté. Excusez-moi de vous agacer ainsi, Pauline. Ce n'était qu'une petite plaisanterie. Je partage complètement votre estime pour ce jeune officier américain. Lui et moi devrions être amis et non ennemis.

—Et vous serez amis un jour, dit Pauline d'un ton de conviction.

—Hélas !

Une pause s'ensuivit durant laquelle des pensées désespérantes traversèrent comme un éclair l'esprit de Roderick Hardinge. Toutes les horreurs de la guerre se présentèrent en masse à son imagination et il ressentit vivement les terribles incertitudes de la bataille. Jamais, jusque-là, il n'avait senti si péniblement sa position.

Ce rebelle était aussi bon que lui, peut-être meilleur. Ils auraient pu se rencontrer et jouir ensemble de l'existence.

A présent, leur devoir était de se porter réciproquement la mort ou de s'infliger l'un à l'autre la plus grande perte possible. Des pertes ! Et que serait-ce si l'une d'elles était celle de l'aimable personne assise à son côté ? Ce serait, en vérité la plus grande de toutes les pertes.

Mais non, il ne voulait pas seulement en entretenir la pensée. Il secoua la tête et aspira l'air froid à pleins poumons.

Tout à coup, il sentit sur son bras la petite main de Pauline. Ce léger contact fit passer un frisson dans tout son être.

“ Regardez, Roddy,” dit-elle en montrant la plaine.

XI

CAVALIER ET AMAZONE.

Voici ce qu'ils virent tous deux :

Une vingtaine d'hommes, soldats du corps de Morgan, se tenaient en groupes sur la limite extrême de la plaine. A un signal donné, un cavalier sortit du milieu d'eux, au trot de son cheval. L'animal était pre que entièrement blanc, avec une tête petite et bien proportionnée, de petits sabots bien nets, de longues hanches, une abondante crinière et une queue balayant le sol.

Tous ses membres étaient un indice de la rapidité de sa course, tandis que ses oreilles droites, son œil brillant et mobile et ses narines roses dénotaient l'intelligence et l'ardeur. Le cavalier était vêtu de l'uniforme complet du carabinier — habit et culotte vert-gazon, garnis de fourrure noire à travers laquelle courait une liseré d'or ; ceinture rouge à laquelle était attachée une corne blanche, à poudre ; chapeau noir, de hauteur moyenne, à forme de turban et surmonté d'une touffe de plumes de couleur sombre et courtes,

retombant sur la tempe gauche et retenue par une agrafe de forme circulaire, d'un métal jaune brillant.

Le cavalier fit trotter tranquillement son cheval autour des spectateurs, en décrivant une ellipse allongée, jusqu'à ce que la neige fût suffisamment battue pour l'accomplissement de son dessein. Il se mit alors à exécuter une variété d'exercices extraordinaires que ses compagnons paraissaient lui demander l'un après l'autre.

Parmi ces exercices, les suivants sont dignes d'être mentionnés : il lança son cheval au grand galop, puis, tout à coup, vidant les étriers et lâchant la bride, il bondit en l'air et se jeta à pieds joints tantôt à droite, tantôt à gauche de la selle, faisant face à la croupe, sans se retenir à rien. Il arrêta son cheval soudainement et lui fit prendre, sur ses pattes de derrière, une position presque perpendiculaire ; puis, sans l'aide de la bride, des étriers ou du pommeau, il prit sa position et fit exécuter au cheval un saut énorme en avant comme s'il devait franchir une haute claie, tandis qu'il ne bougeait pas plus de son siège que s'il y avait été cloué. Lançant de nouveau l'animal à son plus rapide galop, il prit son pistolet, le lança en l'air, le rattrapa au vol et finalement le jeta de toutes ses forces devant lui. Alors, glissant un pied hors de l'étrier, il se baissa vers le sol, saisit son arme au passage, reprit sa position et remit le pistolet en place, avant d'avoir fini le tour de la piste.

Les amis de l'écuyer n'étaient pas plus attentifs à ces étonnants exercices que ne l'étaient les deux spectateurs, du penchant de la citadelle.

— Merveilleuse équitation ! s'écria Hardinge avec enthousiasme. Ce doit être un cheval arabe ou quelque autre pur-sang. A qui peut-il bien appartenir ? Il n'y a pas un tel cheval dans ces environs, car je l'aurais su ; et pourtant, il n'est guère possible qu'il soit venu avec l'expédition d'Arnold.

— Et l'écuyer ? murmura Pauline en s'avançant de plusieurs pas, tant son attention était vivement excitée.

— Oui, l'écuyer ! continua Roderick. Voyez ! il vit dans le cheval et le cheval vit en lui. Leur existence paraît se confondre.

C'est un homme superbe !

— Impossible !... dit Pauline, abritant ses yeux de la main pour rendre sa vue plus intense. Ce ne peut être.

— Quoi ? demanda Roderick.

— J'ai cru, peut-être.....

— Mais, c'est lui, Pauline.

— Vous plaisantez !

— C'est lui-même.

—Cary Singleton !

Oubliant tout le reste, dans son transport, elle applaudit de ses mains gantées. Roderick ôta son chapeau et salua.

—C'est un beau spectacle, Pauline, et qui vaut bien la peine que nous avons prise de venir si loin pour en être témoins.

La jeune fille garda le silence, et quand, enfin, elle tourna les yeux, ce ne fut pas pour rencontrer ceux de son compagnon.

Il s'éleva en elle un léger trouble qui aurait pu lui causer de l'embarras si un autre incident ne s'était produit presque immédiatement pour distraire ses pensées.

Le cavalier, ayant terminé ses exercices, revint vers ses amis qui, après une brève con-



versation, se dispersèrent, le laissant seul avec un petit groupe de deux ou trois per-

sonnes parmi lesquelles apparut une dame à cheval. Du moins, Roderick et Pauline en jugèrent ainsi. Ils n'attachèrent point, néanmoins, d'importance à cette circonstance, et ils étaient sur le point de revenir sur leurs pas et de retourner à la maison, quand ils remarquèrent que deux cavaliers se détachaient du groupe resté en vue et se dirigeaient dans la direction de la plaine. Il était facile de reconnaître Cary Singleton et après quelques instants, il fut tout aussi facile de voir qu'il était accompagné d'une dame. Tous deux se dirigeaient au pas et en droite ligne vers le Saint-Laurent.

Le soleil était encore brillant, et dans leur trajet, ils étaient tantôt dans l'ombre et tantôt dans la lumière, selon qu'ils passaient devant les érables dépouillés de leurs feuilles, qui bordaient la route. Quand ils eurent atteint le plateau élevé surplombant la rivière, ils s'arrêtèrent pour converser quelques instants, Singleton évidemment occupé à décrire quelque chose, comme l'indiquait le mouvement de son bras le long de la ligne marquée par le courant, puis dans la direction de la ville.

Tandis qu'ils étaient ainsi engagés, le couple de la citadelle les

examinait attentivement, sans mot dire. Le lecteur devinera aisément que Pauline examinait l'homme et Roderick, la femme. Le jeune officier était beaucoup plus attentif, dans son observation, que la jeune fille qui regardait d'un air songeur.

A la fin, l'officier américain et l'amazone firent tourner leurs chevaux pour retourner en arrière. Dans ce mouvement, il leur arriva, à tous deux, de regarder vers la ville. Quelque chose attira leur attention et cela parut les intéresser assez pour les faire s'arrêter et conférer ensemble. Alors, la dame fit un mouvement soudain comme pour s'avancer en droite ligne, mais elle en fut empêchée par son escorte qui, lui montrant les canons sur les remparts, lui fit comprendre qu'elle devait se tenir hors de leur portée.

C'est à ce moment que Hardinge rompit brusquement le silence.

—C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il brièvement et presque sévèrement, entre ses dents.

Pauline ne parut pas l'avoir entendu.

—Je savais bien que je ne m'étais pas trompé, continua-t-il un peu plus haut.

Pauline entendit ces paroles et leva les yeux, de surprise.

—J'ai le droit de me souvenir d'elle.

—Que voulez-vous dire, Roddy ?

—C'est la même robe d'amazone.

Pauline était parfaitement étonnée, maintenant. La figure d'Hardinge était animée.

—Je reconnaîtrais cette stature entre mille.

—Quelle stature ?

—Et ce port.

—Roddy, vous ne voulez pas dire...

—Je vous dis que c'est Zulma Sarpy.

—Vous plaisantez !

—Regardez ; elle agite son mouchoir.

Et elle l'agitait en effet. Elle le secoua tant et si bien qu'elle effraya son cheval, qui se cabra. Roderick ôta sa coiffure et resta un instant découvert. Pauline jeta un cri de joie et fit flotter au vent son mouchoir, en retour. Singleton ôta son chapeau à plumes et fit un profond salut par-dessus ses arçons. Ce fut un moment d'émotion exquise, mais un moment seulement.

Rapides comme le vent, les cavaliers s'élançèrent à travers la plaine et disparurent bientôt à l'horizon. Se retournant tout à coup Hardinge reconnut le danger de sa position.

—Allons-nous en, Pauline, dit-il, nous pouvons être vus par nos hommes et cela pourrait paraître fort singulier.

Ils se hâtèrent de descendre le penchant de la citadelle et rentrèrent dans la ville sans presque échanger un seul mot. Pauline était radieuse, Roderick, quelque peu sombre.

Peu à peu, toutefois, tous deux reprirent leurs dispositions habituelles et firent encore ensemble une fort agréable promenade d'une demi-heure, mais en s'entretenant de sujets tout à fait indifférents.

“ Ce spectacle était complètement inattendu, se dit Pauline, en ôtant ses gants et en déposant ses fourrures sur la petite table, au centre de sa chambre. Je ne m'attendais certainement pas à le revoir. Son gracieux salut était à mon intention, sans doute, et je l'ai reconnu tout de suite, tandis que Roddy ne l'a pas reconnu.

D'un autre côté, il a reconnu Zulma, et moi non. N'est-ce pas étonnant ? ”

Pauline s'arrêta un instant en réfléchissant à toutes ces choses. Plus elle y pensait, plus cela lui paraissait étrange, si étrange, que ses traits prirent une expression de tristesse et d'anxiété.

Que pouvait bien faire Zulma hors de chez elle, aujourd'hui ? pensa encore Pauline. Comment se fait-il qu'elle ait rencontré l'officier ? Ne serait-elle pas venue tout exprès pour le voir ? Elle en serait bien capable. Elle ne craint rien et ne s'occupe de personne. Elle peut accomplir ce qu'aucune autre jeune femme ne peut tenter sans provoquer la critique, ou si la critique s'exerce, elle tombe à ses pieds, sans lui faire aucun mal.

J. LESPÉRANCE.

(A suivre.)